

Écrire en anglais au Québec

Dimitri Nasrallah, Heather O'Neill, Julia Caron, Myriam Daguzan Bernier, Rachel McCrum, Samuel Mercier, Ralph Elawani, Arizona O'Neill, Richard King, Yvon Paré, Virginie Mont-Reynaud et Martin Morin

Numéro 173, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nasrallah, D., O'Neill, H., Caron, J., Daguzan Bernier, M., McCrum, R., Mercier, S., Elawani, R., O'Neill, A., King, R., Paré, Y., Mont-Reynaud, V. & Morin, M. (2019). Écrire en anglais au Québec. *Lettres québécoises*, (173), 17–41.

Écrire en anglais au Québec

Coordination | Annabelle Moreau et Dimitri Nasrallah

Dimitri Nasrallah
Heather O'Neill
Julia Caron
Myriam Daguzan Bernier
Rachel McCrum
Samuel Mercier
Ralph Elawani
Arizona O'Neill
Richard King
Yvon Paré
Virginie Mont-Reynaud
Martin Morin

La littérature anglo-québécoise en évolution

Dimitri Nasrallah

Traduction | Daniel Grenier

En 2001, j'ai déménagé au Québec, pour des raisons similaires à celles de bien des jeunes écrivains qui se sont installés ici au fil des décennies. Je m'étais inscrit au programme de création littéraire de l'Université Concordia. La lettre d'acceptation m'était apparue comme un billet d'entrée dans l'âge adulte. Montréal était une page blanche sur laquelle je projetais ce que j'allais devenir, à la fois comme jeune écrivain et comme jeune homme. Montréal, pour moi, c'était la ville de Leonard Cohen, de Mavis Gallant, de Mordecai Richler, d'Anne Carson et de Gail Scott ; la ville des enjeux linguistiques et de la diversité effervescente, une ville d'immigrants et d'étudiants, d'artistes et de musiciens.

Dix-huit ans ont passé depuis, dix-huit ans qui constituent en eux-mêmes une sorte d'existence complète. Sous plusieurs aspects, que j'aurais eu peine à imaginer à l'époque, Montréal est devenu l'épicentre de mes activités professionnelles et de ma vie personnelle. Si ce n'était de l'influence de cette ville (et, par extension, de cette province) sur ma personnalité, penserais-je de la même manière ? Croirais-je les mêmes choses ? Aurais-je écrit les mêmes livres ? Qui sait si je serais même devenu écrivain ?

Montréal est une ville qui regorge d'occasions à saisir et d'obstacles à franchir, où il est préférable d'avoir plus d'une corde à son arc. Jamais je n'ai eu d'emploi à temps plein pour une durée de plus de dix mois, et j'ai fini par me sentir à l'aise dans l'espèce d'insécurité liée à la vie de pigiste qui butine d'un contrat à l'autre. Pour me faire écrivain, ici, j'ai dû jouer bien d'autres rôles : étudiant de deuxième cycle, agent de télémarketing, stagiaire, agent publicitaire dans le milieu de la musique, professeur d'anglais en entreprise, sous-titreur pour le cinéma et la télé, chercheur et organisateur de projets culturels, employé de festivals musicaux, journaliste, critique, juré, professeur de littérature, animateur de télé, DJ, éditeur et traducteur.

Pour un anglophone, Montréal n'est pas une ville où on s'installe facilement et confortablement dans la stabilité d'un emploi. Ça faisait partie de l'attrait dès le départ : ne te repose pas sur tes lauriers, reste concentré sur les buts que tu t'es fixés. Montréal, c'est un peu ça, à long terme : un paysage attrayant qui embrase notre enthousiasme de jeunesse, qui produit des résultats flamboyants chez certains, mais qui peut aussi finir par briser les reins de bien d'autres.

Durant les années qui ont suivi l'obtention de mon diplôme, j'ai vu plusieurs de mes confrères et consœurs se décourager et quitter la ville. Ils et elles devenaient toujours plus angoissés face à la précarité ambiante et choisissaient de tenter leur chance ailleurs. Montréal a toujours testé la patience et l'endurance de ses écrivains de langue anglaise, même ceux qui y sont nés. Les difficultés rencontrées ici, notamment la séparation d'avec le reste du Canada et les défis de travailler en anglais alors que le français est protégé par la loi, pèsent parfois lourd dans la balance quand la tentation de

partir est grande. Mais ce repli peut aussi être vu comme une remise en question existentielle de la ténacité de ses propres rêves.

Double exil

À mon arrivée en 2001, l'écriture à Montréal était dominée par une génération de poètes à l'esprit indépendant qui se voyaient en « double exil ». Il faut dire qu'après trente ans d'intenses débats sur la souveraineté et après deux référendums, les Canadiens jetaient un regard suspicieux sur tout ce qui venait du Québec, incluant les livres anglophones. La loi 101, adoptée en 1977, avait complètement changé le paysage éditorial anglophone de Montréal, freinant son expansion et sa reconnaissance à l'extérieur de la ville. Comme l'écrit David Solway dans *Books in Canada*, ces poètes étaient :

doublement coupés d'un lectorat, sinon avide, du moins disponible, puisqu'ils ne constituent qu'une infime minorité insularisée au milieu d'un océan de cinq millions de francophones (peu enclins à s'intéresser aux livres dans l'« autre langue »). D'un autre côté, la littérature québécoise en français est elle-même un phénomène minoritaire au milieu d'un pays peuplé de vingt-cinq millions d'anglophones (qui, pour des raisons politiques, l'encouragent de façon symbolique, mais ne cherchent pas à la comprendre ni à la fréquenter, tout en ignorant presque totalement l'existence de notre petite communauté anglophone).

Écrit en 2002, ce résumé des enjeux et du romantisme montréalais cher à Solway se voulait en soi une sorte de carte de visite, une façon de présenter les poètes de la métropole au reste du Canada comme les descendants des expatriés du modernisme qui s'étaient exilés à Paris dans les années 1920. Les écrivains anglo avaient toujours une affinité avec l'avant-garde européenne, et le romantisme des poètes du « double exil » avait des résonances d'Irving Layton, de Louis Dudek et des Vehicule Poets des années 1970.

Au début des années 2000, la communauté littéraire anglophone de Montréal s'effritait lentement, mûre pour un changement en profondeur. Mordecai Richler était mort, Leonard Cohen et Mavis Gallant avaient depuis longtemps laissé derrière eux la ville pour poursuivre des carrières internationales. La catégorie d'écrivains dont parle Solway incluait des poètes tels que Michael Harris, Eric Orsmy, Robyn Sarah, Erin Mouré, Carmine Starnino, Norm Sibum et plusieurs autres. Des poètes qui, libérés par le genre de leurs écrits des contraintes commerciales, se voyaient libres d'explorer les méandres de leurs situations particulières.

Les romanciers et romancières qui avaient choisi de rester et d'affronter l'aridité des années 1980 et 1990, comme Trevor Fergusson, Ann Diamond, David Homel et Elaine Kalman Naves,



Photo : Alex Tran

L'écrivain, éditeur et traducteur, Dimitri Nasrallah.

étaient considérés comme des auteurs *midlist* au sein du milieu littéraire canadien. En 2001, bon nombre des grandes maisons d'édition canadiennes, telles que Stoddart, Key Porter, Douglas & McIntyre, étaient débordées par des problèmes de distribution et par l'expansion excessive des chaînes Chapters et Indigo, tandis que les agents littéraires s'étaient déplacés de manière agressive sur le marché littéraire de Toronto.

La génération *midlist* a commencé à s'effacer au fur et à mesure que l'édition se regroupait autour de l'émergence des éditeurs multinationaux de Toronto, capables de répondre aux demandes des nouvelles chaînes de magasins à grande surface et de payer ce que réclamaient les agents. C'était un réseau complexe de navigation pour tout écrivain, et même un auteur comme Yann Martel, qui faisait paraître en 2001 son quatrième livre, *L'histoire de Pi*, avait de la difficulté à trouver un auditoire.

Quand, contre toute attente, *L'histoire de Pi* a gagné le Booker Prize en 2002, devenant le deuxième roman canadien à remporter l'honneur [NDLR : la première canadienne a été Margaret Atwood deux ans plus tôt avec *Le tueur aveugle*], toute la communauté littéraire anglophone du Québec en a ressenti l'impact. Aucun romancier montréalais de langue anglaise n'avait connu un tel succès mondial depuis les années 1970.

À partir de la fin des années 1980, les écrivains et éditeurs anglophones avaient mis sur pied un réseau solide d'organismes leur permettant de réclamer d'une voix commune la reconnaissance de la culture anglo-québécoise comme une communauté langagière en situation minoritaire, pas si différente des communautés francophones du Manitoba, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick.

Cette reconnaissance a ensuite ouvert les portes aux subventions gouvernementales pour la création d'infrastructures culturelles. Les plus importantes de ces infrastructures, de nos jours, sont sans conteste l'Association des éditeurs de langue anglaise du Québec (AELAQ), arrivée en 1987. QSPELL, une fondation de prix d'écrivains, était créée en 1988. Dix ans plus tard, QSPELL devient la Fédération des écrivains québécois (Quebec Writers' Federation, QWF), lorsqu'elle fusionne avec la Fédération des écrivains de langue anglaise du Québec (FEWQ). À la même époque, Linda Leith, Ann Charney et Mary Soderstrom jettent les bases de ce qui deviendra le festival Blue Metropolis, dont la première édition aura lieu en 1999. Quelques années plus tard, quand viendra le temps du prix prestigieux octroyé à Yann Martel, ces organismes seront en bonne position pour tirer profit de l'attention accordée à Montréal, en créant des espaces de création pour les écrivains de la relève.

Au cours des années suivantes, une avalanche de jeunes talents a déferlé sur la ville. Taras Grescoe en était à son troisième livre en 2005. Il gagnait rapidement en renommée internationale grâce à des titres comme *Sacré Blues*, *The End of Elsewhere* et *The Devil's Picnic*. Une nouvelle vague d'auteurs, dont l'enthousiasme en viendrait à définir une certaine écriture montréalaise, commençait à se faire entendre : Rawi Hage, Madeleine Thien et Heather O'Neill publiaient tous trois leurs premiers romans en 2006. C'est également durant cette période qu'Anita Rau Badami a quitté Calgary pour s'installer à Montréal. *Bang Crush*, de Neil Smith, est paru en 2007. Saleema Nawaz et Katia Grubisic ont commencé à publier en 2008. Gillian Sze et Alice Zorn les ont suivies de près l'année suivante.

En 2010, un grand nombre d'écrivains et d'écrivaines aux succès aussi bien nationaux qu'internationaux se trouvaient chez eux au Québec, alors qu'à peine dix ans plus tôt, la situation était

à l'opposé. Grâce à internet, les éditeurs de Toronto étaient maintenant faciles à joindre par courriel, et les écrivains pouvaient entrer en contact et interagir avec les autres communautés littéraires du monde. Il était désormais possible d'envisager une carrière de travailleur autonome pour les écrivains anglophones du Québec, qui étaient aisément en mesure de publier à l'extérieur de la province.

La dernière vague

Si, de nos jours, la communauté littéraire anglophone semble en pleine ébullition, c'est en grande partie grâce aux efforts de la génération précédente qui, inquiète de sa quasi totale invisibilité, a su tirer profit d'une situation désespérée. Pour la première fois depuis les années 1970, on sent que la possibilité existe bel et bien, pour un auteur anglophone, de vivre, de publier, voire de s'épanouir dans un milieu littéraire bien établi au Québec. Les années 2010 ont donné naissance à l'une des générations d'écrivains les plus exceptionnelles et les plus engagées du monde anglo-québécois, parmi lesquelles Sean Michaels, Anna Leventhal, Guillaume Morissette, Jacob Wren, Melissa Bull, Ashley Opheim, Sigal Samuel, Paige Cooper, Caroline Vu, Kathleen Winter, Anita Anand, Lesley Trites et Josip Novakovich.

Il y a aujourd'hui vingt maisons d'édition anglophones au Québec, plus que jamais auparavant. Certaines d'entre elles, comme Véhicule Press et DC Books, restent les piliers de la communauté éditoriale apparue dans les années 1970. Mais d'autres sont nouvelles. Linda Leith a laissé la direction de la fondation Metropolis Bleu après dix ans de loyaux services pour se concentrer sur l'aventure éditoriale de la maison portant son nom, mettant sur pied en quelques années à peine un catalogue enviable dans divers genres littéraires. C'est sans parler de l'intérêt marqué pour les textes académiques, les études et les essais sur lesquels se concentrent des maisons d'édition comme McGill-Queen's University Press et Baraka Books.

La prose et la poésie des auteurs milléniaux ont maintenant une place de choix chez Metatron et Metonymy, deux jeunes maisons qui se sont fortement inspirées de l'esprit de débrouillardise caractéristique de la communauté littéraire anglophone. Elles sont parvenues à offrir un espace privilégié pour une nouvelle génération d'écrivains qui se sent souvent négligée, méprisée ou simplement incomprise par les comités de lecture des grandes maisons institutionnelles. Montréal est également le lieu de travail de ce qui est considéré comme l'un des plus importants éditeurs de romans graphiques au monde : Drawn & Quarterly. L'éditeur du Mile-End, qui tient également librairie, est devenu l'un des symboles les plus éloquentes de l'esprit farouchement indépendant de la communauté.

Des soirées de lecture et autres activités littéraires sont organisées de façon régulière à la librairie Drawn & Quarterly, au café Resonance, chez Argo Books, à la librairie Paragraphe, ainsi qu'à plusieurs autres endroits, où les membres de la communauté littéraire peuvent se réunir et échanger. Chaque année, le calendrier des activités est bien rempli et culmine avec la tenue du festival Metropolis Bleu et la remise des prix de la Quebec Writers' Federation.

Malgré tout, certains obstacles persistent, surtout en raison des problèmes flagrants de distribution et de visibilité. Les prix de la QWF sont en effet l'unique reconnaissance institutionnelle offerte au niveau provincial aux auteurs anglophones. Avec la diminution de l'attention médiatique accordée aux livres dans le Canada anglais,

la course aux prix nationaux devient l'unique moyen de promouvoir la littérature d'ici et de lui offrir un minimum de visibilité dans le reste du pays. Précisons qu'à l'intérieur de la province, les éditeurs ne peuvent compter que sur un bassin dépassant à peine les quatre à sept cents lecteurs. Afin de vendre leurs ouvrages au-delà de ce nombre, ils n'ont d'autre choix que de les distribuer dans l'ensemble des librairies du pays, sans toutefois pouvoir compter sur des moyens de diffusion qui les mettraient en valeur sur les tablettes, aussi bien en Colombie-Britannique qu'à Terre-Neuve.

Parvenir à attirer l'attention à l'échelle nationale reste un enjeu majeur. Les organes de presse canadiens, concentrés à Toronto, n'ont jamais cessé depuis les années 1990 de réduire l'espace octroyé à la critique littéraire et se concentrent surtout sur ce qui se publie en Ontario, avec une préférence marquée pour les grandes maisons internationales qui dominent le marché du livre canadien.

À Montréal, *The Gazette* continue à offrir une belle vitrine aux auteurs d'ici, mais l'espace très limité qui leur est consacré arrive à peine à effleurer la surface de l'océan de créativité qui caractérise la ville. En 1997, l'AEFAQ a lancé la *Montreal Review of Books*, afin de palier le manque d'attention médiatique accordée à la littérature anglo-québécoise. Le plus souvent, c'est triste à dire, le mensuel publiera l'unique critique de son ouvrage qu'un écrivain puisse espérer. En conséquence, de nombreux jeunes écrivains sont devenus assez habiles pour se connecter à leur public via les médias sociaux, malgré le manque de validation des médias « traditionnels ».

Plusieurs décennies après l'adoption de la loi 101, le signe le plus manifeste de l'épanouissement de la communauté littéraire réside dans le fait que les éditeurs anglophones ressentent le besoin d'ouvrir les portes de leur catalogue à la littérature francophone en traduction. Il y a à peine une génération, l'idée même d'une telle collaboration aurait été accueillie avec scepticisme, voire hostilité, des deux côtés du monde des lettres. Mais aujourd'hui, les éditeurs anglophones ont l'impression d'être plus proches du vibrant modèle d'édition indépendante mis de l'avant par le Québec que du système torontois, dont la hiérarchie semble dominée par les multinationales de l'édition. Au fil des dernières années, des maisons d'édition comme Véhicule Press, Linda Leith Publishing et Baraka Books ont élaboré des programmes de traduction et ont permis au lectorat anglophone de découvrir des écrivains québécois contemporains comme Éric Dupont, Éric Plamondon, Geneviève Pettersen, Martine Delvaux, Frédéric Lavoie.

Un autre jalon a été franchi en 2018, alors que la toute nouvelle collection de Baraka Books dédiée à la littérature québécoise, QC Fictions, a fait mentir tous les pronostics avec sa traduction de *La fiancée américaine* d'Éric Dupont (un pavé de plus de six cents pages, traduit par Peter McCambridge) qui s'est retrouvée sur la liste des finalistes du prestigieux prix Giller ainsi que sur celle des Prix du Gouverneur général. Voilà l'exemple le plus récent et le plus concret de la fructueuse entente entre les milieux littéraires anglophone et francophone, qui travaillent maintenant de concert à l'élaboration d'un modèle exclusif à la province : celui d'une percée historique de l'édition indépendante reflétant la résilience et l'ingéniosité de chacune des « deux solitudes ». ♦

Dimitri Nasrallah est l'auteur de trois romans, dont le plus récent, *Les Bleed*, est paru en version française à La Peuplade en 2018. Il est également traducteur et éditeur chez Véhicule Press dans la collection « Esplanade Books », consacrée à la fiction.

LES HERBES ROUGES



Dans un village à l'agonie, un accident de voiture inexplicable cause la mort d'un jeune homme.

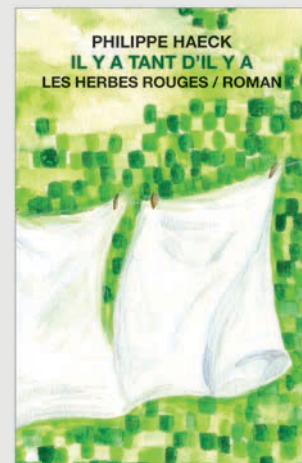
Répertoire des villes disparues a été adapté au cinéma par Denis Côté.

Laurence Olivier,
Répertoire des villes disparues, roman



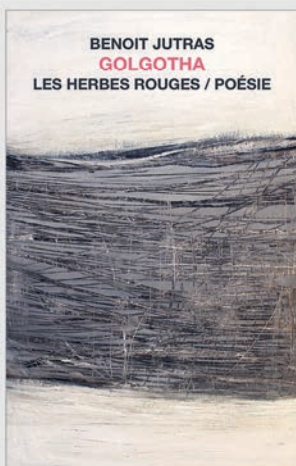
En se jouant des codes du polar, *Complot à l'Unesco* brosse le portrait convaincant d'un jeune idéaliste en proie à la folie de notre époque.

Alain Bernard Marchand,
Complot à l'Unesco, roman



Au rythme de ces phrases sobres et honnêtes enchevêtrées de celles, multiples, tirées de ses lectures, se dessine un personnage aussi complexe qu'étonnant.

Philippe Haeck,
Il y a tant d'il y a, roman



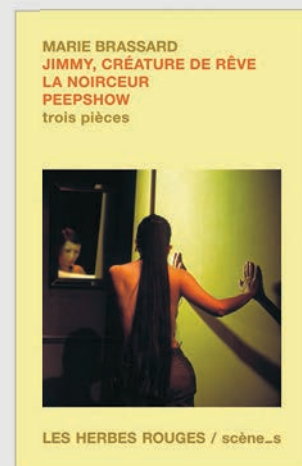
Le corps, la voix du poète forment un théâtre privé : dans la boîte de son crâne des créatures tonnent de colère, s'offrent comme énigmes ou se replient dans la honte.

Benoit Jutras,
Golgotha, poésie



Comment nous sommes nés déploie ses phrases amples, ses vers durs, monnaie qui brille au fond de la fontaine.

Carole David,
Comment nous sommes nés, poésie



Les trois premières pièces solo de Marie Brassard défigurent le réel pour mieux y faire face.

Marie Brassard,
Jimmy, créature de rêve / La noirceur / Peepshow, théâtre

L'écrivaine et le voleur

Heather O'Neill

Traduction | Daniel Grenier

Ma mère a grandi en Virginie. Elle était très malheureuse là-bas et, comme la plupart des jeunes gens malheureux, elle cherchait une solution à ses malheurs. Elle croyait que partir pour un endroit très lointain lui permettrait de laisser ses malheurs derrière elle, recroquevillés sous les draps de son lit. Elle avait entendu parler de Montréal. La ville faisait les manchettes dans les dernières années à cause des Jeux olympiques et de l'Expo. Sans les ambitions démesurées du maire Jean Drapeau, elle n'aurait jamais entendu parler de Montréal et je ne serais jamais née. Mais les choses étant ce qu'elles sont, elle le trouvait magnifique, ce mot : Montréal. Elle le répétait en se promenant. Elle savait que les gens parlaient français là-bas. Elle ne le parlait pas, mais elle aimait beaucoup l'idée de vivre quelque part où tout le monde parlerait une autre langue qu'elle. Alors, elle a fait sa valise, elle s'est faufilée hors de la maison et elle est partie à Montréal, vers de nouvelles aventures.

**Mon père était certain que
je deviendrais une grande criminelle.
Il m'avait présenté tous les
gangsters de la rue.**

Mon père était beaucoup plus vieux que ma mère. C'était une sorte de voleur. Il aimait s'asseoir dans le parc et parler aux étrangers. C'est comme ça qu'il a rencontré ma mère. Mon père était le genre d'homme à profiter de la naïveté d'une jeune femme un peu perdue. Et c'est comme ça que je suis née, à Montréal, dans un hôpital du centre-ville.

Ma mère a fini par considérer mon père comme une erreur de parcours, et moi comme une erreur encore plus grande. Alors elle est repartie, refusant de se sentir responsable de quoi que ce soit qui lui était arrivé pendant qu'elle était ici.

J'ai donc grandi au centre-ville avec mon père. J'avais l'habitude de le rejoindre au carré Saint-Louis après l'école. Il détestait se sentir coincé dans un appartement. Il aimait s'asseoir sur des bancs de parcs et parler aux gens. Parfois, il se contentait de s'y étendre et de dormir. Souvent, en revenant de l'école, je tombais par hasard sur mon père en train de dormir sur un banc. Je soulevais le chapeau qu'il avait posé sur son visage et je lui disais : « Salut, me voilà. »

Mon père était certain que je deviendrais une grande criminelle. Il m'avait présenté tous les gangsters de la rue. Il m'a toujours dit que la vie de brigand était l'unique vie envisageable pour lui. C'était un mode de vie très amusant. Si on ne se faisait pas attraper pour un coup, on était de bonne humeur pour une semaine. Tout était hilarant. C'est vrai qu'on évitait d'aller au *comedy club* après avoir commis un crime, histoire de ne pas mourir d'une crise cardiaque. On portait toujours les plus beaux vêtements. Il y avait comme une

entente secrète entre le monde du crime et la mode. Après un gros coup, on devenait soudainement irrésistible. Et on pouvait coucher avec des gens qui étaient normalement hors de portée. Ils ne comprenaient pas eux-mêmes ce qui leur arrivait. On avait une sorte d'aura surnaturelle qui flottait autour de nous. En fait, si vous lisez ceci et que vous êtes célibataire, je vous suggère de vous rendre immédiatement à l'épicerie, de voler un petit pain en l'enfonçant dans votre poche, et de sortir dans un bar.

Si des gens qui ne viennent pas de Montréal lisent ceci, ils pourront penser que mon père était un très mauvais parent. Enfin, il était un très mauvais parent. Et pourtant, ses conseils à propos du crime étaient assez représentatifs d'une éducation montréalaise typique. Les grandes fortunes de la ville avaient été amassées grâce au crime et plusieurs des familles les plus prestigieuses étaient des criminels qui trimaient dur. C'était normal de voir le crime comme une école tout à fait respectable.

Comme tous les enfants, j'ai évalué les possibilités de partir vivre ailleurs une fois adulte. J'aimais l'idée que je me faisais de New York. C'étaient les années 1980 et j'avais vu des photos du métro de New York. Je ne pensais pas qu'on pouvait recouvrir à ce point quelque chose de graffitis. Quel endroit incroyable, pensais-je. Je me disais que j'irais là-bas pour voir les graffitis et les danseurs de breakdance. À Montréal, il y avait des danseurs de breakdance en face du Eaton, mais c'étaient des imposteurs, me disais-je. Mais mon père me répétait tout le temps que si je parlais, je crèverais d'ennui et je finirais par me suicider. Je me sentais prisonnière sur cette île. J'enviais ma mère d'avoir réussi à s'échapper.

Les autres enfants du coin disaient souvent que j'étais prétentieuse. Ils croyaient que je me pensais trop bonne pour jouer avec eux. Ils n'avaient pas tort, c'est vrai que je pensais ça. Je ne me suis jamais bien entendue avec les autres enfants. Je préférais lire. J'étais épouvantablement paresseuse. Le simple fait de maintenir une conversation m'épuisait. Je ne voyais pas l'utilité de faire quoi que ce soit. J'aimais m'asseoir pour lire et écrire. Aujourd'hui, rétrospectivement, je suis persuadée que l'enfant que j'étais avait raison. J'en suis venue à la conclusion que le monde des mots est le monde réel, que ce que nous considérons comme la réalité n'est rien d'autre qu'un rêve qui nous visite entre deux livres.

Quand j'étais en troisième année du secondaire, notre professeur d'anglais nous a emmenés à la bibliothèque pour assister à une lecture de Marie-Claire Blais. J'avais lu ses romans et j'en étais totalement folle. Encore aujourd'hui, rien ne me plaît comme une histoire d'enfants poétiques et tordus. Blais me permettait de me sentir à l'aise avec mes séances de masturbation et mes carnets remplis d'observations bizarres. Marie-Claire Blais n'a pas lu. Une traductrice lisait des passages de la version anglaise de *La belle bête*. Marie-Claire Blais était assise en retrait, près de la scène, elle portait une chemise boutonnée blanche et une cravate, et elle avait l'air mortifiée. Elle semblait mal à l'aise d'être en vie. Je me suis

dit qu'il y avait quelque chose de très noble dans cette attitude. Quand on y pense, c'est profondément ridicule d'être en vie.

Je croyais que j'avais deux solutions dans la vie si je restais à Montréal. Soit je devenais une criminelle, soit je devenais une écrivaine. J'ai choisi la plus dangereuse, et je suis devenue écrivaine.

J'avais l'habitude de vendre mes œuvres dans les stations de métro. J'aimais particulièrement la station Sherbrooke.

Tous les écrivains les plus importants pour moi vivaient à Montréal. Ils me paraissaient si fascinants. Je voulais lire les histoires de gens eux aussi prisonniers sur cette île. À la bibliothèque, j'ai vu le documentaire *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen*. Je me disais que ce genre de vie m'irait bien. Je voulais vivre dans un petit appartement, pas loin du boulevard Saint-Laurent (j'ai une véritable obsession pour le boulevard Saint-Laurent, si je m'en éloigne de plus de dix coins de rue, je ressens des symptômes physiques).

Quand j'avais vingt ans, je participais souvent à des soirées de lecture de poésie sur le boulevard Saint-Laurent. Personne n'aime

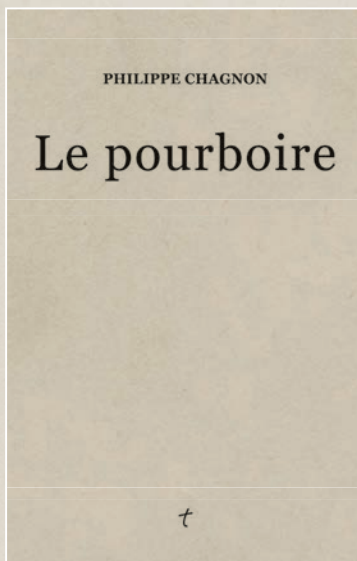
ça quand les poètes prennent la parole, tout le monde préfère les musiciens. Mais quand même, quand on arrivait à capter l'attention des buveurs et qu'ils s'intéressaient un tant soit peu à ce qu'on lisait, on se sentait vraiment comme des génies. Je travaillais, travaillais sans relâche pour inventer des histoires à la fois choquantes, adorables, sexy et hilarantes, afin de réussir à détourner le public du bar de son objectif principal, celui d'avoir des relations sexuelles. Quand les gens finissaient par baisser le ton, je pense que je comprenais comment avait dû se sentir Napoléon découvrant qu'il avait un don pour tuer des gens sans éprouver d'états d'âme.

Après avoir testé mes histoires dans les bars du boulevard Saint-Laurent, j'imprimais les meilleures sous forme de petits bouquins. Je payais huit sous de plus pour une couverture en couleurs. Je me souviens d'avoir utilisé un dessin d'Edward Gorey pour illustrer un de mes premiers opuscules : l'image d'une petite fille debout sur une chaise, un livre sur la tête. Un lecteur observateur aura remarqué que cette petite fille revient dans tous les romans que j'ai publiés depuis... Pour revenir à l'époque où je publiais tout moi-même, j'avais l'habitude de vendre mes œuvres dans les stations de métro. J'aimais particulièrement la station Sherbrooke. Comme tous les petits truands. Il y a quelque chose de spécial dans l'angle des escaliers roulants qui te permet de te pencher et de commencer à harceler les gens qui sortent du métro alors qu'ils ne peuvent pas s'échapper. Peut-être que vous m'avez déjà croisée là-bas, il y a très très longtemps, quand je n'étais pas encore une écrivaine montréalaise. Bien que, d'une certaine manière, je l'aie toujours été. ♦

triptyque



L'histoire d'un millier de miroirs qui brisent sous une terrible impulsion à vivre.



Même en vacances, un simple faux pas peut vous mener à l'obsession.



Dans ce livre exploratoire de la mémoire, Macha raconte les lieux qu'elle a traversés depuis son enfance.

groupenotabene.com

Nouveautés hiver 2019 | PREMIERS ROMANS

Alto et la traduction

Julia Caron

Traduction | Daoud Najm

Le monde du livre québécois de langue française est riche, diversifié et bien vivant, comme en témoignent les pages de cette revue. À celui-ci s'ajoute un autre moins connu, voire un peu négligé : celui des livres traduits. La définition minimale que l'on peut donner d'un livre québécois, c'est qu'il a été écrit par un-e Québécois-e. Mais à y regarder de plus près, plusieurs œuvres échappent pourtant à cette définition en vertu du fait qu'elles ont été écrites en anglais, et non pas en français. Des livres écrits par des Québécois-es, en anglais. Des livres sur le Québec, des livres qui nous transportent dans l'univers de la classe ouvrière montréalaise durant l'exaltation des jours précédant le référendum de 1995 (*The Girl Who Was Saturday Night*, de Heather O'Neill). Mais également des ouvrages de fiction historique, les déboires d'un inventeur russe en peine d'amour ayant vécu il y a plus d'un siècle (*Us Conductors* de Sean Michaels). Des romans dont l'action se déroule dans des lieux inventés, imaginés, une sorte de purgatoire adolescent, des limbes remplis de jeunes gens de treize ans (*Boo* de Neil Smith). Des livres captivants et complexes, mais d'abord et avant tout qu'il faut lire. Et des livres qui doivent être lus par des Québécois-es, en anglais ou en français.

« Si je peux faire en sorte que les gens se rencontrent, qu'il soient en contact, et qu'ils tombent amoureux des livres, je sens que j'aurai accompli mon travail. »

Antoine Tanguay

Ce besoin est on ne peut plus clair pour Antoine Tanguay. Les titres mentionnés plus haut, en plus d'une douzaine d'autres contenus dans le catalogue des éditions Alto, ont une chose en commun : des traducteurs et des traductrices leur ont donné une nouvelle vie en les faisant passer de l'anglais vers le français. L'homme qui leur en a donné le mandat, et qui a fait en sorte d'obtenir les subventions nécessaires pour ce faire, est le premier à admettre que c'est un grand défi, et à plus d'un titre : dans le processus de la traduction d'abord, puis dans celui de la publication et de la promotion de ces livres auprès d'un lectorat qui est tout sauf monolithique. « Les gens oublient qu'il y a des êtres humains derrière ce processus », explique Tanguay, directeur et fondateur d'Alto, et infatigable défenseur de la littérature. Cet éditeur passionné est installé à Québec. Nos chemins se sont croisés, il y a près de dix ans, à plusieurs reprises ; dans des lancements, dans des petites librairies indépendantes, et puis dans le cadre de mon travail de journaliste pour CBC Radio. Dans le monde de la radio fait d'échéanciers, et où le temps court à perdre haleine, j'ai vite compris qu'Antoine avait beaucoup à dire sur les livres. C'est ainsi que j'ai appris à garder sur moi un jeu de piles supplémentaires, au cas où il parlerait jusqu'à ce que ma machine enregistreuse soit déchargée ou pleine : en tant

que journaliste de langue anglaise dans une ville à prédominance francophone, les occasions de faire connaître la littérature sont malheureusement rares, et Antoine ne refusera jamais de mettre ses ouvrages entre les mains de nouveaux lecteurs.

Les œuvres qu'Alto choisit de traduire et de publier se retrouvent sur le bureau d'Antoine de diverses façons, mais habituellement par le bouche à oreille. Parfois un collègue – lecteur, écrivain, ami ou traducteur – lui présente un livre et, après l'avoir lu et étudié, il met en branle le processus éditorial. Dans le cas de *Us Conductors* de Sean Michaels, Alto a eu la chance d'avoir commencé à le traduire au moment où il remportait le prix Giller en 2014 (le prix en argent le plus important du Canada et sans doute l'un des plus prestigieux). « C'est Catherine Leroux (écrivaine et traductrice chez Alto) qui m'a parlé de ce livre, et c'est elle qui l'a finalement traduit. » L'écart entre la parution en langue originale et la traduction en français a été d'un peu moins de deux ans (de avril 2014 à janvier 2016), un laps de temps somme toute idéal pour un livre de cette longueur (464 pages).

La réalité de la traduction

L'enthousiasme de Tanguay n'est tempéré que par la réalité de la traduction, les détails techniques et les délais. Les livres ne peuvent être écrits, lus et traduits dans l'urgence. Il se réfère aux contrats en cours avec une collaboratrice régulière, Rhonda Mullins. « Rhonda Mullins est un être humain. Elle ne peut pas traduire trois livres en même temps, elle a besoin de plusieurs mois de travail. Et on doit prendre le temps de remplir des formulaires et demander des subventions. » Antoine m'entretient d'autres livres qui suscitent beaucoup d'intérêt au Canada anglais, d'un livre sélectionné pour le prix Giller, classé dans plusieurs listes des « meilleurs livres de 2018 », et qu'il veut désespérément traduire et publier, et de la frustration qu'il éprouve à manifester son intérêt pour cette œuvre auprès d'agents et d'éditeurs sans obtenir de réponse de leur part. « C'est inacceptable. » Une de ses collègues nous interrompt pour lui remettre un exemplaire de *Blanc* de Deni Ellis Béchard qui vient de sortir des presses, l'une des premières parutions de 2019, et une fois de plus, Tanguay s'enflamme par son amour des livres, et les tribulations quotidiennes de la maison d'édition se poursuivent.

Sean Michaels, Rawi Hage, Neil Smith, Heather O'Neill, Deni Ellis Béchard : des auteurs qui vivent, écrivent ou publient au Québec, mais qui sont souvent effacés du paysage littéraire. Béchard, par exemple, écrit fièrement sur son site web : « Tous mes livres sont disponibles en français. » Combien d'auteurs contemporains anglophones peuvent se vanter de la même chose ? Le prochain défi pour Alto est de promouvoir ces livres auprès des lecteurs francophones. Une fois traduits et publiés, s'assurer qu'ils trouvent le bon lectorat est une tout autre paire de manches. Le circuit des festivals, la couverture médiatique – essentielle mais toujours réduite, constituée de critiques et d'entrevues – et les prix littéraires, surtout, permettent de rejoindre les lecteurs. Un nombre impressionnant de prix et de récompenses est décerné au sein de la dynamique scène littéraire québécoise. C'est également le cas au Canada anglais, ce qui a récemment fait l'objet de critiques¹.

Au cours des vingt dernières années, à quelques exceptions près, les livres les plus louangés au Canada anglais et au Québec sont rarement les mêmes. Un livre traduit n'a jamais remporté le prix Giller, mais quelques-uns ont été sélectionnés. Le concours annuel et le prix de la série « Canada Reads » de CBC, qui comptent une quinzaine de livres, comportent généralement au moins un titre traduit du français, sans doute pour sauver les apparences, mais certaines années aucun auteur québécois n'a été retenu². Le seul festival littéraire anglophone de la ville de Québec, ImagiNation, œuvre en sens opposé : il vise à donner au public anglophone un accès direct aux écrivains francophones traduits en anglais. (Je ne m'en cacherais pas, j'ai été lectrice et animatrice invitée à plusieurs éditions de ce festival.) Le travail inverse (de l'anglais vers le français) ne fait que commencer et il reste beaucoup à faire. D'autres festivals québécois commencent à comprendre que la diversité linguistique, identitaire, culturelle et de genre constitue un avantage et une richesse, et non pas un obstacle ou une pierre d'achoppement.

Et les deux solitudes ?

L'idée que les maisons d'édition soient appelées « maisons » est une métaphore utile. Comment peut-on pleinement comprendre ces deux mondes distincts que sont les fictions de langue anglaise et de langue française, écrites et publiées dans ce pays, cette province aujourd'hui ? S'il s'agissait simplement de cogner aux bonnes portes, ce travail ne serait pas difficile. Mais ce qu'il faut en réalité, c'est du temps, de l'argent, des efforts, du travail, et beaucoup d'écriture et de lecture, évidemment. Et au cœur de tout ceci se trouvent les récits que ces écrivains partagent. « Je dis toujours que certaines personnes écrivent des livres qui sont des fenêtres », me confie Antoine. « Certains écrivent des livres miroirs, mais je préfère les fenêtres. Je préfère ouvrir un livre, me sentir légèrement élevé et transporté ailleurs. » Si ces livres – *Hôtel Lonely Hearts* de Heather O'Neill, *Nous qui n'étions rien* de Madeleine Thien, *Le cafard* de Rawi Hage – nous permettent de regarder à travers une fenêtre, de gratter le givre qui s'accumule sur la vitre, pour appréhender un tant soit peu la manière dont des univers imaginés peuvent nous aider à comprendre le monde dans lequel nous vivons, c'est à ce moment-là que nous pourrions effacer les frontières linguistiques, petit à petit, dans le monde littéraire canadien.

« On m'a déjà qualifié de bâtisseur de ponts entre les *deux solitudes*, et je déteste ça. Nous parlons un même dialecte : la littérature », me dit Tanguay en riant. « Tout d'abord, *Deux solitudes* est un roman surestimé et terriblement ennuyeux. » On se prend à parler de nos frustrations de vivre, parler, lire et écrire deux langues – c'est plus

complexe que de se définir tout simplement comme « bilingue » – puis on revient à notre sujet de discussion. Je dis qu'il faut brûler les ponts, oublier les villes et les routes. Regardons plutôt l'infiniment petit, regardons de plus près ces maisons, ces portes, ces fenêtres. Lorsque je fais remarquer à Tanguay les mots qu'il utilise au cours de notre discussion – je *dois* faire traduire ce livre, tu *dois* rencontrer cet auteur, tu *dois* lire ce livre –, on se rapproche alors de la nécessité de tout ceci, et inévitablement, du travail que lui et son équipe effectuent au quotidien. Quand je lui demande par quel moyen il sait qu'un livre *doit* absolument être traduit et publié, il rit parce qu'il sait que je connais la réponse : il n'y en a pas. « Tu le sais, c'est tout. Tu y vas avec tes tripes. Tu passes les livres et les récits avant tout. »

Les gens sont au cœur de tout ce que fait Alto. L'idée qu'un traducteur n'est pas une machine est un motif récurrent dans mes conversations avec Antoine. La joie pure de se plonger dans un nouveau monde écrit par un être vivant, et cette fierté de parvenir à glisser ce monde entre les mains d'un autre être humain qui, en retour, pourrait l'aimer et le partager avec d'autres, voilà la gratification ultime. « Tout est une question de connexions. » Il se met à me parler de ce qui s'annonce passionnant pour 2019 : la traduction d'un premier roman qui a fait beaucoup de bruit, *Split Tooth* de Tanya Tagaq, puis un nouveau livre de Sean Michaels. Le projet en cours qui illustre sans doute le mieux l'immense travail qu'accomplit Alto est la retraduction du premier roman de Heather O'Neill paru en 2006, *Lullabies for Little Criminals*. Publié en France en 2008, le roman situé à Montréal sera désormais traduit au Québec. Quand on cherche les livres de O'Neill en librairie ou en bibliothèque, on les trouve sous le classement « romans canadiens-anglais ». Peut-être qu'avec le temps, ses livres trouveront leur place sur l'étagère « romans québécois traduits de l'anglais ».

« Si je peux faire en sorte que les gens se rencontrent, qu'il soient en contact, et qu'ils tombent amoureux des livres, me dit Antoine, je sens que j'aurai accompli mon travail. » Et si ce souhait ne vous donne pas l'envie d'ouvrir les pages d'un livre traduit, c'est que vous refusez la possibilité d'une histoire d'amour. ♦

1. Mark Medley, « Does Can Lit have too many awards? », *The Globe and Mail*, 27 octobre 2017.

2. Depuis 2002, sept livres traduits (du français vers l'anglais) ont été finalistes à Canada Reads. Seulement deux œuvres québécoises ont été récompensées en seize ans : *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, traduit par Sheila Fishman (2003), et *Nikolski* de Nicolas Dickner, traduit par Lazer Lederhendler (2010).

Julia Caron est un amalgame bilingue de contradictions, passionnée par l'histoire, l'art, les livres et la culture. Elle demeure à Québec depuis 2008, où elle travaille comme journaliste pour CBC Radio.



DANIÈLE VALLÉE Juré, craché !

Dans cette histoire rocambolesque, une fillette amoureuse de son curé nous fait revisiter une époque où l'église et le sacerdoce étaient encore au Québec des sujets dont on n'osait pas trop plaisanter.

240 p. 21,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Créer de nouvelles cartographies

Myriam Daguzan Bernier

La littérature anglo-québécoise et anglo-canadienne vient à nous, public francophone, par la traduction. Discussion avec quatre éditeurs québécois sur leur métier de passeurs.

« Deux solitudes. » L'expression est galvaudée. Pourtant la frontière de la langue persiste à diviser les œuvres (artistiques, littéraires, musicales, théâtrales, cinématographiques, etc.) anglophones et francophones en dépit de la proximité géographique de leurs auteurs. Cela dit, cette ligne de plus en plus ténue peut être traversée, grâce, entre autres, à la littérature et à la traduction. « Prenez le plus récent Kathleen Winter dans lequel elle fait référence à James Wolfe (*Onze jour en septembre*, 2018) », explique Jean Bernier, éditeur chez Boréal :

On y trouve une vision de Montréal, de Québec et de la campagne québécoise qui est extrêmement juste. Si un francophone avait écrit sur ce personnage, ça n'aurait pas pu donner la même chose, car elle peut le faire de façon beaucoup plus décomplexée, de par son origine anglaise (elle est née en Angleterre). Et, évidemment, il y a Mordecai Richler qui a dépeint Montréal de façon merveilleuse. Même du côté francophone, c'est dur de trouver quelque chose qui traduit de façon aussi vrai l'esprit de cette ville.

M. Bernier voit dans la publication de ces traductions un geste de réconciliation entre ces fameuses solitudes.

C'est tout le contraire pour Mélanie Vincelette, des éditions Marchand de feuilles, pour qui ces deux visions du monde sont plutôt irréconciliables. Il faut dire que la singulière éditrice, élevée dans un milieu bilingue et par deux parents chacun issu d'une des cultures, a vu de près les blessures qui ont fait de ces deux univers des sortes de plaques tectoniques en constante friction. « Ce n'est peut-être même pas souhaitable », souligne-t-elle lorsqu'on évoque l'idée d'un accommodement. Sa vision est beaucoup plus universelle. « Je crois qu'on doit connaître tous les auteurs qui vivent dans notre ville, même s'ils parlent chinois. C'est le strict minimum pour une vie intellectuelle riche et une véritable connaissance du tissu social. » Mylène Bouchard, chez La Peuplade, rejoint les propos de Vincelette. Pour elle, il faut aller au-delà de l'anglais. L'éditrice s'est même rendue au Salon du livre francophone de Beyrouth au printemps dernier d'où elle a rapporté plusieurs textes en arabe, dans l'espoir de mettre la main sur un auteur ou une autrice syrien-ne. La situation sociale et politique actuelle en Syrie engendre de nombreux écrits se faisant l'écho des terribles événements qui s'y passent et, pour Bouchard, c'est l'occasion d'en apprendre plus sur l'Autre.

Pour une littérature du risque

Chez les éditeurs interrogés, on est unanime : c'est d'une œuvre ou d'un auteur qu'on s'éprend avant tout, peu importe la langue. Et c'est un peu se lancer dans le vide à chaque fois, qu'il s'agisse d'une traduction ou pas. « Je publie une littérature du risque et il faut toujours convaincre le public de tout, sinon il n'y a jamais rien

qui se passe. Il faut le convaincre de s'intéresser à la littérature point. Ce travail-là, c'est la job numéro un de l'éditeur », affirme Mélanie Vincelette. « On se dit : si nous ne faisons pas ce travail de traduction là, les Québécoises et Québécois n'auront pas accès à ces titres. Et c'est ce qui nous motive ! On sait, quelque part, que le risque va nous sourire », explique Mylène Bouchard. Le jeu en valait la chandelle si l'on pense au succès du roman *Niko* de Dimitri Nasrallah qui a reçu un accueil plus que chaleureux de la part du public et des médias, sans oublier *Homo sapienne* de l'auteure groenlandaise Niviaq Korneliusson, qui a connu un succès sans précédent auprès du public québécois.

Souignons que le risque est tout de même contrôlé avec le coup de pouce du Conseil des arts du Canada qui octroie des subventions pour les œuvres canadiennes traduites, montant qui peut aller jusqu'à 25 000 \$ par traduction. Et l'aide est offerte tant aux éditeurs francophones qu'anglophones ou autochtones. D'ailleurs, fait intéressant, Dimitri Nasrallah, lui-même éditeur chez Véhicule Press, a tout récemment acheté les droits de *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme. Traduit par Madeleine Stratford, le livre paraîtra en anglais au printemps 2020 et, pour le défunt auteur, il s'agira d'une première incursion anglophone au Canada. Comme quoi l'échange n'est pas qu'à sens unique !

« Multiculturelle, éclatée, autochtone »

C'est la réponse de Daniel Grenier, écrivain et traducteur, entre autres des ouvrages de Dimitri Nasrallah (*La Peuplade*), Guillaume Morissette (Boréal) et Anna Leventhal (Marchand de feuilles), à la question « Comment résumer la littérature anglo-québécoise et canadienne en trois mots ? » Après un grand soupir, il faut le dire. Difficile exercice. Si l'on parle encore souvent des deux solitudes, lui en voit plutôt quatre-vingt-dix-neuf. « Il faut faire éclater cette notion-là. C'est pas pour être *politically correct*, mais avec toutes les langues autochtones, on sent de plus en plus qu'il n'y a pas juste nous. Quelque chose se passe actuellement. » Pas faux. Et du côté des femmes aussi. Difficile d'ignorer des mouvements sociaux d'envergure comme #Agressionnondénoncée et #Moisaussi auxquels s'ajoutent les questions d'appropriation culturelle qui ont marqué les derniers mois. Ça a d'ailleurs brassé du côté de la littérature canadienne, sur Twitter le mot-clic #CanLitAccountable (que l'on pourrait traduire par : la littérature canadienne est-elle responsable ?) a mis en lumière abus, domination masculine et climat toxique pour les femmes, sans oublier le cas Joseph Boyden. On se rappellera qu'en décembre 2016, le Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN) a mené une enquête sur l'auteur pour vérifier ses prétendues origines autochtones. Origines qui se sont avérées impossibles à confirmer et qui, encore à ce jour, laissent planer le doute sur la véritable identité de l'écrivain qu'on soupçonne d'être un usurpateur. Tout cela est nécessairement le miroir d'une bien drôle d'époque, où les frontières éclatent, où les prises de

parole, les revendications et les sensibilités sont nombreuses et, sans surprise, on en sent les répercussions dans les écrits, qu'ils soient en anglais, en français ou en innu.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle des éditeurs évoquent l'utilisation de l'humour et, particulièrement, du cynisme dans plusieurs œuvres anglo-québécoises et canadiennes. Comme un catalyseur d'émotions et de sentiments pour exprimer certaines violences, certains sujets difficiles. « Les grands écrivains américains comme les écrivains anglo-québécois utilisent beaucoup l'humour noir, souvent satirique. Disons l'humour existentialiste et l'autodérision. Du côté francophone, j'ai souvent l'impression, raconte Mélanie Vincelette, que si ces mécanismes sont utilisés, ce n'est pas considéré comme littéraire. » Même son de cloche chez Boréal. « Les anglos utilisent beaucoup l'ironie, ajoute Jean Bernier. Être de l'autre côté de la barrière linguistique donne un recul que nous n'avons pas. On se reconnaît, mais on n'aurait jamais adopté cet angle nous-même. »

Une touche d'autodérision que l'on retrouve, selon Daniel Grenier, chez plusieurs auteurs et autrices autochtones canadiennes, mais que l'on sent peut-être moins chez celles et ceux du Québec : « Dans leurs œuvres, on parle d'urbanité, on le fait avec cynisme et humour. Je pense à des plumes comme celles de Thomas King et Leanne Betasamosake Simpson ou encore Eden Robinson, qui va carrément dans le grotesque. Les auteurs autochtones du Québec sont encore, avec raison, dans la revendication. » Rodney Saint-Éloi, de Mémoire d'encrier, qui édite plusieurs auteur-es autochtones, parle plutôt de guérison lorsqu'il évoque les thèmes mis de l'avant dans l'écriture autochtone québécoise : « [Pour ces auteur-es], écrire c'est prendre place, c'est s'affirmer. C'est reprendre son corps qui a été humilié, abîmé. Ce n'est pas une tentative d'esthétisation. C'est une pratique de la parole dont l'objectif est profondément décolonial. C'est défaire l'histoire qui a été faite pour parvenir à une certaine citoyenneté, à une certaine dignité. Ils et elles écrivent pour rester debout. »

La traduction est une histoire d'amour¹

« Traduction » vient du mot latin *traducere* qui signifie « faire passer d'un lieu à un autre ». Jolie façon de parler du travail (colossal et

important, il va sans dire) des traductrices et traducteurs. Chaque éditeur le mentionne : c'est par elles et eux que les œuvres se transforment et se recréent pour aller à la rencontre d'un nouveau public. Par exemple, Mylène Bouchard souligne qu'elle-même n'a jamais eu l'occasion, contrairement à son conjoint et coéditeur Simon Philippe Turcot, de rencontrer une des autrices anglophones publiées chez La Peuplade, Marianne Apostolides, qui demeure à Toronto et dont la traduction est effectuée par Madeleine Stratford, la même qui traduira Ducharme vers l'anglais. C'est dire à quel point le cœur du travail se fait par ces interprètes qui manient et façonnent avec sensibilité les mots. Rodney Saint-Éloi le dit avec passion : traduire, c'est un geste d'amour. « Il y a un don d'accueil chez le traducteur, un don de soi. C'est un corps à corps. Il y a quelque chose de plus grand que nous dans la traduction. Le monde devient plus grand, on repousse l'horizon. Traduire, c'est inventer une autre cartographie. »

Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que si la traduction permet d'ouvrir une fenêtre sur le monde, elle donne aussi l'occasion de pousser la porte et d'aller juste à côté, chez le voisin. Pensons à Guillaume Morissette, ce « p'tit gars du Saguenay » installé à Montréal, et qui écrit seulement en anglais, mais qui est traduit et publié chez Boréal. Ou encore à Xue Yiwei, écrivain installé à Montréal qui, selon Mélanie Vincelette, est « méconnu du public québécois tout en étant un des écrivains les plus lus en Chine ». Fascinant, tout de même.

Traduire, en somme, c'est tendre la main vers l'autre et lui faire voir les choses autrement. Dans cette époque trouble où le dialogue est constant, mais où personne ne s'écoute vraiment, c'est peut-être là une façon de prendre un temps d'arrêt pour se mettre à la place de l'autre. Et il reste que — assumons l'adage un peu québécois — si les paroles s'envolent, les écrits restent. ♦

1. Référence au roman du même nom de l'auteur québécois Jacques Poulin.

Myriam Daguzan Bernier est la fondatrice du blogue Ma mère était hipster. Elle y a été critique culturelle aux côtés de ses trente collaborateurs, avant de se tourner vers la coordination de médias sociaux. Actuellement étudiante en sexologie, elle est aussi formatrice, conférencière et journaliste.

Titres à découvrir

ÉDITIONS DU BORÉAL

Ce qu'elles disent
de **Miriam Toews**

Traduction de
Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

Nouvel onglet
de **Guillaume Morissette**

Traduction
de Daniel Grenier

Ombres sur la Tamise
de **Michael Ondaatje**

Traduction de
Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Cartographie de l'amour
décolonial*
de **Leanne**

Betasamosake Simpson
Traduction de

Natasha Kanapé Fontaine
et Arianne Des Rochers

Noires sous surveillance
de **Robyn Maynard**

Traduction de Catherine Égo

Nous sommes des histoires
Anthologie dirigée
par **Marie-Hélène
Jeannotte,**

Jonathan Lamy

et **Isabelle St-Amand**

Traduction de
Jean-Pierre Pelletier

Le chant du corbeau
de **Lee Maracle**

Traduction de Joanie Demers

LA PEUPLADE

Elle nage et Volupté

de **Marianne Apostolides**

Traduction de Madeleine Statford

Niko et Les Bleed

de **Dimitri Nasrallah**

Traduction de Daniel Grenier

MARCHAND DE FEUILLES

Le rosier de la pointe
de **Alice Zorn**

Traduction
de Bertrand Busson

Les filles peintes
de **Cathy Marie Buchanan**

Traduction de Annie Provost

Les gens de Shenzhen
de **Xue Yiwei**

Traduction de Michèle Plomer

Les mystiques du Mile-End
de **Sigal Samuel**

Traduction
de Daniel Grenier

Se refléter dans le souffle

Rachel McCrum

Traduction | Luba Markovskaia

De quoi se compose une culture littéraire de performance ? De festivals, de salons du livre, de lancements, de lectures publiques, de micros ouverts, de soirées de contes, de cabarets de poésie, de spectacles de slam et de *spoken word*, de performances, d'événements. Parfois, il y a de la musique, du mouvement ; parfois, le texte est imprimé et tenu entre les mains, ou encore mémorisé et livré du fond du cœur.

En 1998 déjà, le magazine torontois *Broken Pencil* sacrait Montréal « la capitale du *spoken word* en Amérique du Nord. »

La littérature vivante ne se contente pas de rester sur la page pour être étudiée isolément. Elle galvanise une pièce, crée une expérience instantanément réciproque, le rythme de l'expiration et du corps, des mots et du souffle. La littérature performée nous unit en un tout. C'est une expérience partagée, éprouvée une seule fois, impossible à reproduire.

Peu importe sur quelle scène se produit la littérature, peu importe la langue dans laquelle le texte est dit ou écrit, ses composantes demeurent les mêmes. Du Cap à Québec, d'Athènes à Montréal, tout commence avec des mots, des auteur-es et un public.

Le dynamisme et la présence soutenue d'événements littéraires témoignent d'une grande confiance culturelle, d'une population prête à se lever et à s'exprimer, à s'unir en soutien aux artistes et aux écrivain-es, à s'inscrire dans une communauté active. C'est la preuve d'un désir commun de partager expériences et opinions, vulnérabilité et indignation, art et politique, paroles et réflexions. J'ai discuté avec plusieurs organisateurs d'événements littéraires en langue anglaise à Montréal et à Québec pour sonder le milieu actuel. Est-il sain ? Qui sont ses représentants ? À qui s'adressent les événements ? Permettent-ils de jeter des ponts entre les cultures francophone, anglophone et allophone ? Le milieu est-il appelé à survivre ?

La communauté la plus active en matière d'événements littéraires anglo-québécois est immanquablement celle de Montréal. La poésie est bien représentée, en continuité avec une assez longue tradition. Dans *Language Acts: Anglo-Québec Poetry, 1976 to the 21st Century* (Véhicule Press, 2007), les éditeurs Jason Camlot et Todd Swift découpent les communautés par groupes de poètes et périodes : des « Poètes de Montréal » de la fin des années 1950, rassemblés autour de Louis Dudek, Irving Layton et Leonard Cohen, jusqu'aux lectures publiques des Véhicule Poets au milieu des années 1970, avec un noyau dur formé de Ken Norris, Artie Gold, Stephen Morrissey, John McAuley, Tom Konyves, Endre Farkas et Claudia Lapp

(qui semble avoir été l'une des rares voix féminines de l'époque). Dans les années 1990, des cabarets punk bilingues tels que YAWP!, Vox Hunt, le FVA (le Festival Voix d'Amérique, qui deviendra plus tard le festival Phénomène), ainsi qu'une scène slam dynamique, insuffleront à la poésie montréalaise un esprit hautement performatif et diversifié. En 1998 déjà, le magazine torontois *Broken Pencil* sacrait Montréal « la capitale du *spoken word* en Amérique du Nord. »

Le Throw Poetry Collective a porté le flambeau du slam montréalais depuis 2007, selon MCC, un membre organisateur du collectif. Ce groupe « d'écrivains, de poètes et de militants » cherchait à créer une plateforme vouée « à la libre expression et à l'art de performance ». Ils ont adopté et développé le format slam et en ont fait la promotion, notamment en recevant à Montréal l'édition 2013 du Canadian Festival of Spoken Word (CFSW). Depuis, ils ont maintenu leur compétition mensuelle de slam poésie et de micro ouvert, qui se déroule de septembre à mai, pour envoyer chaque année une équipe de poètes gagnants au CFSW. Résolument bilingues, les habitués – les poètes comme le public – sont jeunes, expressifs et fidèles. Le collectif comptait jusqu'à récemment uniquement sur les billets vendus à l'entrée pour rémunérer les artistes, se trouvant donc à la merci du fragile écosystème des salles de spectacle montréalaises, comme en témoignent la fermeture du populaire Divan orange et le démantèlement forcé du Cagibi. Le Throw Poetry Collective vient toutefois d'obtenir une bourse de l'Université Concordia pour développer des ateliers poétiques et accroître son rayonnement.

Parmi les autres événements récurrents, on trouve les soirées micro ouvert Poetry Nite at Kafein (qui ont lieu deux fois par mois et sont animées par Malek Yalaoui et Dona La Luna), la toute nouvelle série Lit at Crobar (animée par Tara McGowan-Ross) et les nombreux lancements à la librairie Drawn & Quarterly. La série bilingue Lectures Logos Readings, animée par H. Nigel Thomas et Maguy Métellus, déploie des efforts remarquables pour présenter un vaste éventail d'auteur-es, de Montréal comme d'ailleurs. La librairie Argo Bookshop organise régulièrement des événements, y compris un micro ouvert mensuel ; l'organisatrice aguerrie Ilona Martonfi anime des lectures publiques au Visual Arts Centre et au Yellow Door. Les soirées ponctuelles The Violet Hour présentent des textes LGBTQ+ dans différentes salles de la rue Sainte-Catherine. Le fondateur, Christopher diRaddo, est aussi à l'origine du prix littéraire Violet Metropolis Bleu, le premier prix littéraire LGTBQ+ au Canada, décerné pour la première fois en 2018 à Nicole Brossard. À ne pas manquer : Lalapabrava est un événement trilingue (français, anglais, espagnol) régulier, avec poètes invités et micro ouvert, organisé par Hugh Hazelton et Flavia Garcia.

Je me suis entretenue avec Ashley Obscura, éditrice chez Metatron Press (maison d'édition montréalaise créée en 2011) et co-organisatrice des soirées This Is Happening Whether You Like It Or Not!, et avec Klara du Plessis, instigatrice des lectures publiques Resonance Reading Series (2012-2018). Nous avons abordé la manière dont leurs événements littéraires sont nés et ce qu'ils sont devenus par la suite. Les deux organisatrices ont fait remarquer que les soirées

de lecture étaient au départ des événements informels entre ami-es. Pour Obscura, tout est né d'un besoin de se tailler une place :

Il n'y avait pas vraiment d'« espace » pour nous. J'étais étudiante et j'ai décidé d'organiser un événement à l'extérieur de la salle de classe et j'ai invité huit écrivain-es de mon programme à lire. On n'a invité personne d'autre, on était simplement entre nous, à se lire nos textes dans un petit loft funky. À notre troisième lecture, il y avait plus d'une centaine de personnes. C'est là que j'ai compris qu'il ne manquait pas d'auteur-es anglophones à Montréal ni de public pour leur travail, mais qu'il fallait quelqu'un qui aurait envie d'organiser des événements.

Les lectures publiques et les événements littéraires underground, qui se caractérisent par une esthétique punk et artisanale, relèvent d'une longue tradition au sein de communautés à la recherche d'espaces pour unir et élever leurs voix. Mais selon Klara du Plessis, il existe un obstacle majeur pour accéder à ce type d'événements : si on ne fait pas déjà partie du groupe, comment peut-on savoir qu'ils ont lieu ?

Ce ne sont pas les événements littéraires qui manquent à Montréal, mais j'ai l'impression que les gens organisent des événements plutôt dans leur coin, qu'ils tirent profit de leurs propres réseaux et invitent à venir partager la scène des auteur-es qu'ils et elles admirent ou avec qui ils et elles collaborent. Ceci a l'avantage de répartir les tâches liées à l'organisation, mais présente un inconvénient pour le public, qui doit systématiquement faire des recherches pour savoir où se tiennent les événements.

La Quebec Writers' Federation, en accord avec sa mission, est en voie de mettre à jour son site web, qui sera lancé au printemps 2019 avec un calendrier des événements littéraires de langue anglaise. À l'heure actuelle, l'organisme La poésie partout propose un calendrier régulièrement mis à jour, qui recense les événements poétiques francophones et anglophones partout au Québec, tandis que Where Poets Read met en lumière des événements particuliers. Cependant, tout comme la plupart de ces initiatives, celles-là carburent à l'amour et au travail non rémunéré.

Un des vétérans du milieu est Ian Ferrier, porte-parole dévoué et défenseur infatigable des événements littéraires publics à Montréal, mais aussi poète, musicien et performeur. Ferrier a fondé The Words & Music Show en 1999. Celui-ci se produit chaque mois à la Casa del Popolo (et occasionnellement à La Vitrola) et reçoit un maigre financement du Conseil des arts du Canada (CAC). Ferrier déplore que plusieurs festivals et lectures publiques « soient en danger » : « Ce qu'ils font pour les artistes, les écrivain-es, le public et la littérature est énorme, mais derrière chacun d'entre eux, on retrouve une personne ou une équipe qui fait énormément de travail bénévole [...]. Ces festivals et ces lectures publiques sont fragiles. Je crois que le nouveau CAC ne se rend pas compte à quel point il en a beaucoup pour son argent [...]. Je pense que son nouveau modèle de financement est une attaque contre la poésie et la littérature. »

À l'autre extrémité du spectre en matière de budget – bien que tout aussi dépendants d'un financement public continu et du soutien du public pour démontrer que ces événements sont appréciés dans le paysage culturel –, on retrouve deux festivals littéraires anglophones significatifs : Metropolis Bleu, à Montréal, et ImagiNation, au Morrin Centre, à Québec. Metropolis Bleu a été fondé en 1999 par un groupe d'écrivain-es et d'éditeur-trices, et est devenu « le festival littéraire multilingue doté d'une conscience sociale, et l'un des plus grands festivals littéraires en Amérique du

Nord ». Jouissant d'un vaste programme de rayonnement dans les écoles et décernant une panoplie de prix littéraires, le festival a présenté, lors de son édition 2018, des auteur-es en provenance de quinze pays et représentant dix-neuf langues.

Ce qui demeure certain, c'est l'importance de cultiver et de faire perdurer la littérature de performance.

Le festival ImagiNation a été fondé en 2010 avec la participation d'une douzaine d'écrivains, après que les commissaires du Morrin Centre ont remarqué l'intérêt croissant que les communautés anglophone et francophone portaient toutes deux aux événements en langue anglaise. En 2018, plus de 1 700 personnes ont pris part aux activités du festival. La programmation créative, alliant musique, arts visuels, gastronomie, théâtre, journalisme et romans graphiques, ne cesse d'élargir son public. Elizabeth Perreault, directrice du développement et des communications au Morrin Centre, attribue ce succès notamment à la disponibilité de traductions entre le français et l'anglais. Elle souligne en particulier le travail de QC Fiction (une collection des éditions anglo-québécoises Baraka) d'une part, et des éditions Alto d'autre part, qui publient respectivement des traductions de livres québécois et canadiens, et leur apport à l'intérêt d'un public bilingue pour des figures comme Éric Dupont et Emma Hooper.

Les exemples évoqués ici ne représentent qu'une fraction des événements littéraires anglo-québécois qui ont cours actuellement. La nature précaire de l'organisation, souvent assurée par une personne ou un groupe indépendant et non rémunéré, qui travaille par amour, par besoin, par passion ou par pur plaisir, fait que ces événements naissent et meurent. Les gens s'épuisent. Le public est essentiel pour fournir de l'énergie, du soutien et parfois des revenus grâce aux billets. Le fait qu'une province offre des événements en deux langues – ou plus – garantit-il le double de public ou, au contraire, a-t-il pour effet de scinder le rayonnement en deux ?

Ce qui demeure certain, c'est l'importance de cultiver et de faire perdurer la littérature de performance. Pour les lecteurs et les lectrices, et en particulier pour les jeunes auteur-es émergent-es, les lectures publiques peuvent représenter un encouragement, l'impulsion nécessaire qui stimule la confiance et la poursuite du travail. Pour les spectateurs et spectatrices, les récits partagés sont la manière dont nous nous reflétons nous-mêmes, notre culture et notre société, afin de pouvoir nous regarder en face.

Elizabeth Perreault le résume ainsi : « Les histoires derrière les histoires [...], ces auteur-es partagent plus que ce qui se retrouve dans leurs livres. Seuls les événements littéraires publics peuvent le permettre. » ♦

Rachel McCrum est une poète, performeuse, productrice d'événements et animatrice. Originnaire d'Irlande du Nord, elle vit à Montréal depuis deux ans, et dirige le Mile End Poets' Festival avec le poète Ian Ferrier, ainsi que la série bilingue Les Cabarets Bâtards. McCrum travaille aussi à la Quebec Writers' Federation comme coordonnatrice des communications.

La perle du Mile-End

Samuel Mercier

La librairie Drawn & Quarterly, vaisseau amiral de l'éditeur du même nom, est l'un des pôles culturels montréalais les plus connus à travers le monde.

Ça peut paraître étrange, mais les bandes dessinées n'ont pas la même odeur que les romans. Il suffit de pousser la porte de la librairie Drawn & Quarterly, située rue Bernard, pour se rendre compte de la différence. Ça a peut-être à voir avec l'encre, la colle ou le papier, mais cette odeur reste jusque dans la bibliothèque où j'ai rangé mes romans graphiques. Comme elle est vitrée, tirer un des panneaux revient à avoir une sorte de condensé d'air de la librairie du Mile-End.

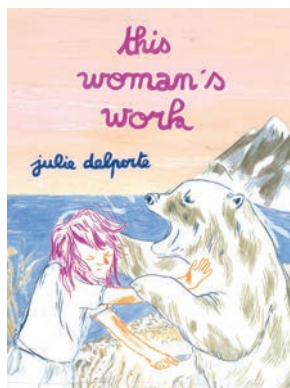
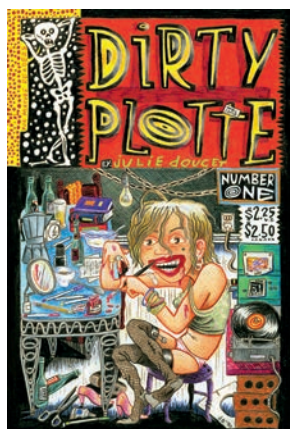
C'est un ami français, un immigré, qui a été le premier à me parler de la maison d'édition alors que je commençais mes études en littérature à l'Université de Montréal. Avec l'Association et Fantagraphics, disait-il, Drawn & Quarterly était un des éditeurs de bande dessinée d'avant-garde les plus connus à travers le monde. Ce sont eux qui, les premiers, avaient publié la légendaire Julie Doucet. « Drawn quoi? Julie qui? », avais-je à peu près répondu à l'époque, comme quoi le Québec n'a jamais été très tendre envers ses artistes quand ils ne faisaient pas dans le cirque ou les spectacles à Las Vegas.

Une dizaine d'années plus tard, la situation n'a pas énormément changé. La jeunesse montréalaise branchée connaît bien l'éditeur, mais le grand public est encore peu au courant de la perle qui se cache sous son nez.

Des débuts tranquilles

C'est le Lavallois Chris Oliveros qui a fondé Drawn & Quarterly en 1989. Son idée de départ était de publier un magazine, mais le projet a rapidement dérivé pour devenir une maison d'édition. La première artiste à publier un livre en solo a été une francophone, Julie Doucet, dont le succès de la série *Dirty plotte* dans le milieu de la BD en France et à New York a été retentissant. D'autres noms connus aujourd'hui comme Chester Brown et Adrian Tomine se sont ajoutés rapidement pour former le cœur d'une écurie à l'avant-garde du roman graphique.

Pourtant, dans les années 1990, « roman graphique » ne voulait pas dire grand-chose pour la plupart des lecteurs. Comme me



l'expliquent à la librairie Rebecca Lloyd, gérante du magasin, et Tom Devlin, éditeur exécutif, les bandes dessinées ne se vendaient alors que dans les magasins spécialisés. « *Persepolis* [de Marjane Satrapi] et *Fun Home* [d'Alison Bechdel], je pense, ont particulièrement été des gros coups, qui ont permis au roman graphique d'être adopté par la communauté littéraire », me dit Tom.

C'est à partir de cette période, autour de 2006, que les livres édités par Drawn & Quarterly ont commencé à percer le marché des librairies. Peu avant, en 2003, l'équipe n'était constituée que d'Oliveros, épaulé par sa conjointe Lauren. L'éditeur décide à ce moment d'embaucher une relationniste pour s'occuper de la publicité. Peggy Burns, la conjointe de Tom à l'époque (sa femme maintenant), alors relationniste pour DC Comics à New York et qui connaissait déjà Chris, envoie son curriculum vitae, mais ce dernier ne lui répond pas, croyant avoir affaire à une mauvaise blague.

L'ouverture de la librairie

Quand Oliveros réalise son erreur, il s'empresse d'embaucher Burns, qui accepte une réduction de salaire significative et le risque d'embarquer dans une entreprise dont la survie est toujours précaire. Tom se joindra à l'équipe éditoriale un peu plus tard, au moment où les affaires commenceront à décoller pour le roman graphique.

C'est en 2007 que les éditeurs décident d'ouvrir une librairie, d'une part parce que les bons livres en anglais étaient mal distribués à Montréal, mais aussi « parce que les gens pensaient que Drawn & Quarterly venait de Toronto, me dit Tom. Je me souviens d'une des premières journées où j'ai travaillé, et je n'ai fait aucune vente. »

Peu à peu, le lieu est devenu un centre culturel d'importance pour la communauté littéraire montréalaise. Au point d'ouvrir une deuxième librairie en face, pour les enfants celle-là, en 2017. Alors que Chris menait davantage une vie de famille, Tom et Peggy, aujourd'hui devenue éditrice, ont rapidement pu s'impliquer dans la communauté littéraire locale. « On voulait amener les auteurs ici et prouver qu'il y avait une

communauté littéraire anglophone», dit Tom. « Pas juste anglophone, proteste Rebecca. Beaucoup des gens qui assistent aux événements sont des francophones et la librairie a aussi beaucoup de livres en français. »

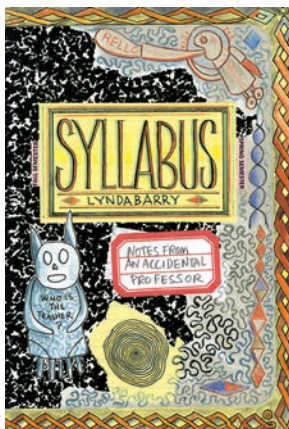
Cette niaiserie de « deux solitudes »

Le cas de Rebecca Lloyd, actuelle gérante de la librairie qui s'est jointe à l'équipe alors que Chris Oliveros s'apprêtait à tirer sa révérence en 2015, montre à quel point les communautés ne sont pas si hermétiques que ce que la métaphore éculée des « deux solitudes » laisse entendre.

Un peu comme l'œuvre de Julie Doucet a été la porte d'entrée dans l'édition pour Oliveros, Lloyd est arrivée alors que Drawn & Quarterly publiait les traductions en anglais des livres de son conjoint, le bédéiste Pascal Girard. Affaire de famille, me direz-vous, mais son histoire montre assez bien comment les « communautés », dont on parle souvent comme si elles étaient des sphères indépendantes, sont imbriquées.



Quelques mois après que l'ami français vivant à Montréal m'a appris l'existence de la perle du



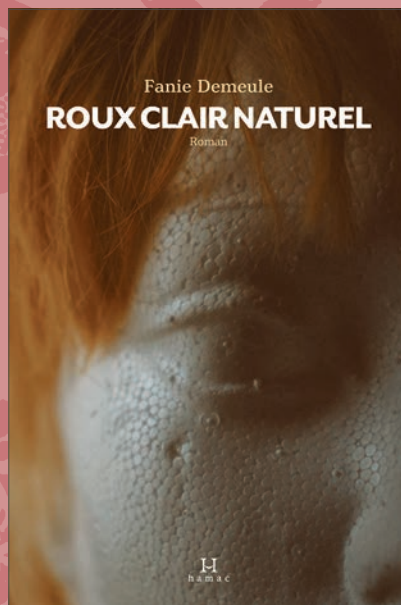
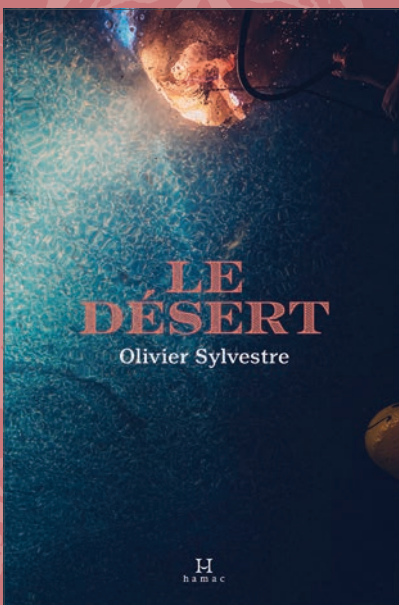
Mile-End, je suis devenu un client assidu de la librairie. C'était autour de 2008, je revenais de France, je travaillais dans un kiosque à journaux, et les livres en anglais coûtaient moins cher que ceux en français. J'y découvrais David Foster Wallace, Roberto Bolaño, William T. Vollmann, *McSweeney's*, *The Believer*...

Je commençais aussi une collection de romans graphiques qui n'a jamais trop décollé, mais qui a tout de même reçu un sérieux coup de pouce quelques années plus tard quand le même ami français, pas trop fort sur la paperasse, a dû retourner en France pour voir son père malade et s'est retrouvé coincé à Dorval au retour. Situation irrégulière. Déporté par le premier vol pour Marseille. On a eu beau essayer de refaire tous les papiers, payer sa session pour avoir le formulaire, rien à faire.

Comme quoi c'est la culture qui nous rassemble, mais ce sont ces conneries de frontières qui font les solitudes, je ne l'ai jamais revu. Reste que si vous le voyez, dites-lui que j'ai toujours ses romans graphiques dans ma bibliothèque vitrée. Dites-lui aussi que notre banquise ne voit pas souvent les perles, et qu'elle préfère même parfois les déposer. ♦

Samuel Mercier est affilié de recherche au Département d'études anglaises de l'Université Concordia. Il est l'auteur du recueil de poésie *Les années de guerre*.

h a m a c



www.hamac.qc.ca



Le libraire Scott Moodie : gardien d'insécurité depuis près de trente ans.

Dossier | Écrire en anglais au Québec

Gardiens d'insécurité

Texte | Ralph Elawani ♦ Photos | Bruno Guérin

En 1879, le 469, rue Milton n'est qu'une cahute au milieu d'un champ. Plantée non loin de l'université fondée par James McGill soixante ans plus tôt, la baraque abrite des chevaux. Au fil des ans, un quartier se greffe au paysage. Des maisons de ville surtout, parce qu'il faut bien loger les hommes d'affaires qui travaillent au centre-ville.

Puis le bouge où les chevaux font le pied de grue devient une blanchisserie chinoise, parce qu'il faut bien quelqu'un pour laver les chemises des hommes d'affaires. Ceux-ci se déplaceront graduellement vers Westmount et vers d'autres quartiers où l'on ne parle français que pour dire à quel point on aime la « joie de vivre » du Québec dans un Canada uni. La blanchisserie, elle, demeurera en activité durant soixante-dix ans, soit jusque dans la première moitié des années 1970.

Tout en se transformant en ce haut lieu d'ivresse juvénile et de propagation des ITS qu'il est aujourd'hui, le quartier Milton Park deviendra accessoirement l'hôte de la plus grande communauté de coopératives d'habitation au Canada.

Bien évidemment, on ne peut comprendre son passé en cherchant dans les flaques de vomis des jeunes héritiers fiduciaires durant le *frosh week* de McGill. On peut néanmoins envisager cette histoire en se rappelant qu'en 1967 la baraque biscornue de la rue Milton était logée au cœur du même quartier où se distribuaient les premières copies de la revue underground *Logos*; non loin d'un café de *folkies* qui venait alors d'ouvrir (le Yellow Door), à quelques rues du cinéma d'art et essai l'Élysée.

Au début des années 1970, si l'on se rend à ladite blanchisserie, on croise une série de portes identiques. Des quatre et demie ordinaires, pas de quoi ébouillanter un homard sans l'assommer préalablement. L'appartement adjacent à la blanchisserie est comme les autres, à l'exception d'un détail : une photo de George Bernard Shaw est scotchée à sa fenêtre.

Si vous vous risquez à l'intérieur, en imaginant un quelconque bar clandestin, vous découvrez que vous ne pouvez y acheter que des livres. Même pas de dope, juste des livres. Sensiblement les

mêmes que les locataires dans la jeune vingtaine ont passé l'été à vendre dans un Volkswagen sur la côte Ouest canadienne. Adrian King-Edwards et sa copine, Lucille Friesen, tiennent une librairie clandestine.

Dans leur cuisine, toutes les deux semaines, se déroulent des lectures de poésie. Considérant la taille de la pièce, il y a probablement plus de lecteurs que de spectateurs. Les poètes qui seront plus tard associés à Véhicule Press (Endre Farkas, Artie Gold, Tom Konyves, Claudia Lapp, John McAuley, Stephen Morrissey, Ken Norris) y débarquent parfois. La police aussi, mais plus rarement. La vraie dope du couple est sur les tablettes de l'appartement, entre deux couvertures... pas dans les pots d'épices de la cuisine. Il n'y a que dans les films d'Olivier Godin ou dans les livres d'Alain Larose que le métier de policier trouve une résonance poétique. Un matin, comme ça, au milieu des années 1970, Adrian voit une pancarte dans la vitrine de la blanchisserie : « À louer ». En fait, c'était probablement « *For Rent* », mais peu importe : sa librairie n'a plus à se cacher. Ainsi naît The Word.

Le bouton *snooze*

Fin de l'année 1997 : le groupe montréalais The Snitches s'apprête à faire paraître son deuxième album, *Sleepwalker*. Le chanteur se nomme Scott Moodie et son *band* est en voie de basculer dans l'héroïsme en devenant la prochaine exportation musicale montréalaise digne d'autre chose que d'un Félix. Héroïsme mineur, parce que le monde entier se sacre alors un chouia de ce qui se transpire à Montréal. C'est à Toronto qu'on va pour signer sur un *major*. Les Snitches signeront tout de même avec Universal, mais rateront leur rendez-vous avec l'histoire (ou le marché, c'est selon) ; un peu à l'image des Unicorns, au début des années 2000, quand *The New York Times*, *Spin* et *Rolling Stone* enchaînent les articles sur Montréal, « la mecque de l'indie rock », où déménage une partie des barbus léthargiques du pays, comme les gars de Wolf Parade, dont l'un des membres sera auxiliaire d'enseignement à McGill, dans un cours de littérature post-moderne.

À cette époque, de mon côté, la léthargie n'est pas ma tasse de thé, même si le bouton *snooze* est un réflexe le matin, et que mes cours de littérature post-moderne, je les passe souvent au Word. Mon libraire se nomme Scott Moodie et il travaille là depuis déjà une quinzaine d'années. Il a sorti The Libertines au Bifteck, a frenché un gars de Pansy Division et Rufus Wainwright l'a giflé lors de leur première rencontre. Il me conseille des livres et m'invite aux fêtes mémorables qui se déroulent dans son appartement.

C'est un de mes « gardiens d'insécurité », au sens propre et au sens figuré. Il m'empêche de m'encroûter dans l'indifférence. C'est aussi un vrai libraire. Pas un faiseur de *hashtags* racoleurs. Et il a une de ces mémoires...

Se faire déranger

Après mes études, j'ai un peu perdu l'habitude d'aller me faire déranger au Word. Déranger comme dans « sortir de l'espace dans lequel on est rangé ». En fait, en sortant de McGill, ayant étudié la littérature anglo-saxonne, j'étais passablement mal outillé pour ce qu'on appelle « la vie littéraire ». Faut dire que la littérature québécoise m'intéressait alors assez peu. C'était pour moi une affaire de nostalgie perdue dans le collet de barbe d'un vieux con, ou

une lubie de profs en *legwarmers* espérant que le troisième secret de la Vierge de Fatima serait que Françoise David soit myroblite.

Si quelques-uns se sont imaginé, à travers l'histoire, qu'être écrivain c'est s'offrir une retraite dans un quartier de Tanger à fumer du haschisch tout en caressant une gazelle domestiquée¹, ou mieux encore, *puffer* l'inspiration à même une pipe d'opium sculptée dans un crâne d'enfant, les pieds nonchalamment appuyés sur un tigre², disons que l'écrivain québécois, au tournant des années 2000, n'était pas nimbé de cette aura. La littérature québécoise avait plutôt l'aura d'une triste baraque au milieu d'un champ. Il y avait bien L'effet pourpre, L'oie de Cravan, la Conspiration dépressionniste, mais bon...

Mémoires d'Adrian

The Word a peu changé au cours des dix ou quinze dernières années. Adrian, toujours propriétaire, non plus, d'ailleurs. Un peu plus gris, peut-être. Dire que j'ai imaginé cet homme-là austère durant longtemps...

En entrevue, je l'ai entendu rire pour la première fois. Et il sonnait comme un gars qui rit souvent. Son fils aussi. Brendan. Chic garçon qui gère désormais la librairie fondée par ses parents. L'une des bonnes âmes dans ce lieu où rien n'est à risque en cas de cyberattaque : une caisse en bois, un téléphone à roulette, un escalier casse-gueule.

Adrian King-Edward, propriétaire et cofondateur de The Word, dans le salon familial.



Adrian habite à un jet de pierre de sa librairie. « L'idée romantique est que j'habite au-dessus », me dit-il. Un peu comme Adrian Monk, le libraire que Catherine Mavrikakis a volé à la réalité pour son roman *Oscar de Profundis*. Celui qui vend des bouquins rares malgré la foi dans le virtuel qui mène à penser que les livres ne participent qu'à la pollution de la planète. Marie Kondo se lève la nuit pour le haïr.

Après avoir salué Scott (lui non plus n'a pas changé) à la librairie, Bruno (le photographe) et moi nous rendons chez Adrian, en compagnie de ce dernier, de Brendan et de Donna Jean-Louis, la nouvelle compagne d'Adrian. « Gardez vos souliers, vous les enlèverez en sortant du *backstore*. ». Le *backstore*, c'est le sous-sol de sa maison. Comme le reste de celle-ci, il est rempli de livres.

Le bureau d'Adrian est un heureux fouillis. Le genre d'endroit propice aux souvenirs. Comme le jour de sa « consécration *librairie* » : l'après-midi où les gens de la revue de poésie *Northern Journey* (1971-1976) lui ont demandé de tenir leur publication en magasin. Ou encore comme la fois où le dramaturge David Fennario s'est présenté pour Québec solidaire. Adrian a conservé la pancarte. Surtout parce qu'il collectionne ce genre de trucs. Ça tombe bien, Fennario collectionne les livres de Lénine. L'échange n'a pas été compliqué. « Je lui ai demandé une pancarte. Il m'a dit : "What do you have to trade ?" »

Richard, Cohen et les autres

Des clients célèbres se sont inévitablement arrêtés à The Word. Mavis Gallant, qu'Adrian a reconduit, par un après-midi pluvieux, en lui laissant un livre que son employé, Ian McGillis (aujourd'hui journaliste à *The Gazette*), avait écrit.

Irving Layton aussi ; passé à un poil de se faire montrer la porte pour cabotinage : « J'avais un exemplaire de *l'Encyclopedia Britannica* en cinq volumes. Il était fâché de ne pas y voir son nom. Il voulait aussi un prix spécial puisqu'il était quelqu'un d'important. Et il trouvait que je ne vendais pas ses livres assez cher. Les écrivains trouvent toujours qu'on ne vend pas leurs livres assez cher dans l'usagé... »

C'est comique, du temps où j'étais disquaire chez Primitive, Claude Péloquin faisait la même chose pour ses albums. On m'a dit qu'il faisait aussi ça pour ses livres. Pauvre Pélo, il vieillissait mal, peut-être parce qu'il ne savait pas mourir. Mais il n'était pas le seul à faire chier les libraires. Richard Gingras, du Chercheur de trésors, me parlait dans les mêmes termes de Denis Vanier et de Josée Yvon, qui avaient jeté des livres sur le sol de sa librairie lors de leur première rencontre.

« Poor Richard », intervient Donna, elle aussi une inconditionnelle du livre ancien et la propriétaire d'une sidérante collection de bouquins

Le 469, rue Milton : de la cahute à la blanchisserie, de la blanchisserie à la librairie.





Donna Jean-Louis dans la librairie.

pour enfants de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. « Chaque année, après le Salon du livre ancien de Montréal, nous organisons un gros souper à la maison. Richard et Hélène étaient les seuls qui restaient pour faire la vaisselle. » « Gros collectionneur de Kerouac », d'ajouter Adrian. Gros gardien d'insécurité, lui aussi, j'ajouterais.

Alors qu'il se remémore le défunt propriétaire du Chercheur de trésors, Adrian a entre les mains une copie de *Let us compare mythologies*, de Leonard Cohen. Son premier recueil, publié en 1959. C'est un petit livre brun, comme le premier livre de Pélo, d'ailleurs. *Jéricho...* dont j'ai trouvé un exemplaire le 24 novembre, la veille de sa mort. Quinze dollars à la librairie Henri-Julien.

Pendant une seconde, je cherche Bruno du regard, question de m'assurer qu'il a bien photographié le tout. Mais il a un peu la tête ailleurs, depuis que le chien d'Adrian, un toutou affectueux comme un poète un jour de paye, s'est pris d'affection pour lui.

Je vous dis ça parce qu'Adrian a vendu 10 000 \$ un premier exemplaire *mint* et signé par Cohen de *Let us compare mythologies*. La touche n'est pas collée, j'ai écrit dix-mille.

Dans sa contenance, il m'a rassuré : « Ça faisait des années qu'il était à ce prix. Je ne l'ai pas monté à la mort de Cohen. Ce qui a monté, ce sont les éditions plus récentes signées, celles à 200-300 \$. Mais je vais probablement désormais monter à 12 000 \$ pour une copie comme ça... signée. »

Dis-moi, Adrian, combien peut-on en acheter, des baraques au milieu d'un champ, avec ça ? ♦

1. William Burroughs, *The Adding Machine : Selected Essays*, John Calder, 1985, 196 p.
2. Maurice Rollinat, « Le Fou », in *Les névroses*, Charpentier, 1883, 400 p. [en ligne sur gallica.bnf.fr].

Ralph Elawani est journaliste, écrivain et directeur littéraire. Son article « La grosse hostie », paru dans LQ, lui a valu un Grand prix du journalisme indépendant en 2018.

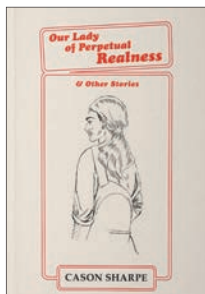


Quelques pistes de lecture

Arizona O'Neill et Richard King

Traduction | Annabelle Moreau

Je suis devenue amoureuse de Cason Sharpe lors d'un marathon de lecture organisé par Metatron. Un mot d'abord sur Metatron Press, une petite maison d'édition montréalaise qui publie des bouquins radicaux pleins de luminosité. Les merveilleuses histoires rocambolesques de Cason Sharpe sont parmi les meilleures publications de la maison. Dans ce recueil, des chroniques de l'école secondaire côtoient une brillante pensée existentialiste. Et quelle lecture Cason Sharpe a donnée, ce soir-là! (A. O.)



Cason Sharpe

Our Lady of Perpetual Realness & Other Stories

Montréal, Metatron Press

2017, 66 p., 16 \$

Ce roman de Paige Cooper est l'un des plus remarquables à avoir été publiés en 2018 au Canada anglais. Ses récits démontrent une inventivité profonde et intuitive qui est à la fois audacieuse, féminine et d'une grande justesse. Elle met à l'épreuve les jeunes femmes qui sont au cœur de son roman en les plaçant dans d'étranges contextes souvent absurdes et crée des mondes où de minuscules objets comme des verres à vodka ressemblent à des océans, tandis que les dinosaures deviennent des petits lézards qu'on glisse dans sa poche. (A. O.)



Paige Cooper

Zolitude: stories

Biblioasis, Windsor

2018, 236 p., 19,95 \$

Anna Leventhal a publié un recueil de nouvelles intitulé *Sweet Affliction*. Avec une écriture particulièrement caustique, elle saisit certains moments délicats dans la vie de jeunes femmes, mais aussi les humiliations quotidiennes qu'elles subissent pour survivre. J'attends avec impatience son prochain titre, qui sera forcément empreint d'un réalisme raconté avec une perfection absurde. (A. O.)



Anna Leventhal

Sweet Affliction

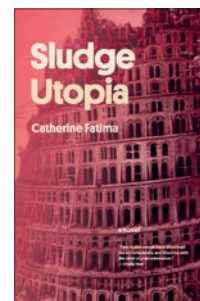
Picton, Invisible Publishing, 2014, 200 p., 19,95 \$

[*Douce détresse*, traduit par Daniel Grenier,

Montréal, Marchand de feuilles

2015, 289 p., 21,95 \$]

Le premier roman de Catherine Fatima, *Sludge Utopia*, a rencontré un franc succès auprès de mes collègues de Drawn & Quarterly, la librairie indépendante où je travaille. C'est une autofiction traitant de la sexualité de jeunes femmes, et l'écriture de Fatima a été décrite comme un mélange de celles de Roland Barthes et de Henry Miller. (C'est tellement parfait! Je vais en rester là.) (A. O.)



Catherine Fatima

Sludge Utopia

Toronto, Book*hug Press

2018, 232 p., 20 \$

Guillaume Morissette est l'un des écrivains les plus représentatifs de la culture des milléniaux. De sa voix impassible, il aborde tous ses sujets sous un angle philosophique – qu'il s'interroge sur la nature de l'être humain ou sur l'instagrammisation d'un gâteau d'anniversaire. Son travail est désarmant de vérité et brillamment banal. Son absence d'amour-propre conjuguée à ses illusions de grandeur font de lui un écrivain unique. (A. O.)



Guillaume Morissette

New Tab, Montréal

Véhicule Press, 2014, 212 p., 19,95 \$

[*Nouvel onglet*, traduit par Daniel Grenier,

Montréal, Boréal

2016, 256 p., 24,95 \$]

Dimitri Nasrallah a accompli l'impossible avec son roman *The Bleeds*. Il a écrit une satire politique qui comporte à la fois un récit haletant, un esprit parodique acéré et une critique politique tout aussi incisive. Le récit se déroule dans un pays fictif situé quelque part entre le Caucase et le Moyen-Orient. Les Bleed, une famille de dictateurs, dirige la nation avec une poigne de fer. Le plus jeune, Vadim Bleed, risque de causer la perte de la mainmise familiale sur le pays à cause de ses frasques libertines et de son indifférence pour les méthodes dictatoriales. (A. O.)



Dimitri Nasrallah

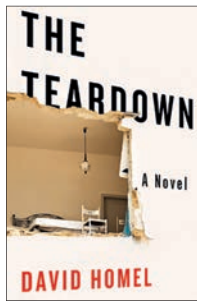
The Bleeds

Montréal, Véhicule Presscoll. « Esplandade Books»

2018, 244 p., 19,95 \$

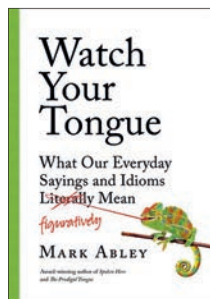
David Homel a grandi à Chicago et s'est installé à Montréal en 1980. Il s'est rapidement fait un nom comme traducteur, notamment grâce à sa traduction des romans de Dany Laferrière. Il a publié son premier roman *Electrical Storms* (*Orages électriques*) en 1988, et se distingue ensuite par la polyvalence de sa plume. Son roman *Sonia & Jack* (*Un singe à Moscou*) est une histoire d'amour racontée avec sensibilité, qui se termine par un revirement astucieux.

Dans *The Speaking Cure* (*L'analyse*), qui se déroule en ex-Yougoslavie – sans doute son roman le plus complexe –, Homel aborde l'influence de la politique sur la vie de ses personnages et la manière dont ceux-ci y résistent. Dans son nouveau livre, *The Teardown*, il se rend à nouveau en Europe de l'Est pour raconter l'histoire d'un homme qui s'évertue à devenir meilleur. [NDLR: Sur ce livre, voir la critique de Michel Nareau, p. 53] (R. K.)



David Homel
The Teardown
Montréal, Véhicule Press
2019, 240 p., 19,95 \$

Mark Abley, ancien journaliste à *The Gazette*, a écrit sur un éventail de sujets, parmi lesquels il faut noter son histoire des écoles résidentielles canadiennes, *Conversations with a Dead Man*. Ses ouvrages les plus connus portent sur la manière dont les langues évoluent et se transforment. Abley aborde la production écrite en langue anglaise sous toutes ses coutures, jusqu'aux lauréats du Bad Sex in Fiction Award («Prix de la performance fictionnelle sexuelle ratée»). Dans son plus récent livre, *Watch Your Tongue*, il s'intéresse aux origines de locutions anglaises courantes. Cet essai est son troisième consacré aux questions linguistiques, et j'ai le plaisir de recommander les deux précédents, *Spoken Here* et *The Prodigal Tongue*. (R. K.)



Mark Abley
Watch your tongue
New York, Simon & Schuster
2018, 272 p., 19,99 \$

Je m'en voudrais de ne pas mentionner une nouvelle voix, dont le premier roman annonce de grandes choses à venir. *The Philistine* de Leila Marshy se déroule au Caire à la fin des années 1980 et raconte une découverte de soi. Nadia se rend en Égypte à la recherche de son père. Elle rencontre Manal, une artiste cairote, et en tombe amoureuse. L'écriture convaincante de Marshy transporte le lecteur jusque dans cette ville et jusque dans les vies de ses personnages. (R. K.)



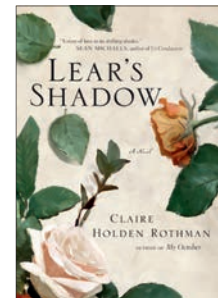
Leila Marshy
The Philistine
Montréal, Linda Leith Publishing
2018, 322 p., 19,95 \$

Les amateur-trices de suspense se délectent des romans de Louise Penny depuis sa première publication, *Still Life* (*En plein cœur*). Ce roman s'est hissé en tête des succès de vente du *New York Times*, où ses livres se retrouvent systématiquement depuis. Cette popularité est due en bonne partie à leur personnage principal, l'inspecteur Gamache, un homme qui résout des crimes tout en luttant contre ses propres défauts. Le décor, le village de Three Pines dans les Cantons-de-l'Est, est un autre élément séduisant des intrigues de Penny. Les villageois-es ressemblent beaucoup à des gens que nous connaissons tous, et il est aisé pour le lecteur de s'y identifier. L'inspecteur Gamache et les habitant-es de Three Pines sont de retour dans le quatorzième roman de Penny, *Kingdom of the Blind*, qui, comme les précédents, réjouira certainement ses admirateur-trices. (R. K.)



Louise Penny
Kingdom of the Blind
New York, Minotaur Books
2018, 400 p., 28,99 \$

Tout comme David Homel, Claire Holden Rothman est à la fois traductrice et romancière. Son deuxième livre, *My October*, a été en lice pour le prix Giller et le prix du Gouverneur général. Le roman raconte l'histoire d'un couple formé d'un écrivain québécois, Luc Lévesque, et d'Hannah son épouse, aux prises avec une crise familiale. Le récit est campé à Saint-Henri au XXI^e siècle, mais les racines du problème remontent à la crise d'octobre 1970. Dans le dernier roman de Rothman, *Lear's Shadow*, le personnage de Bea Rose cherche à se réinventer après avoir laissé son amant. Elle obtient un emploi dans une compagnie théâtrale et doit s'occuper à la fois de ses problèmes personnels et de l'acteur vieillissant qui incarne le rôle-titre dans le *King Lear*, que monte la troupe. Les relations entre les personnages du roman font écho à celles mises en scène dans la pièce de Shakespeare. (R. K.) ♦



Claire Holden Rothman
Lear's Shadow
New York, Penguin Random
House Canada
2018, 336 p., 24,95 \$

Arizona O'Neill est une cinéaste et une grande lectrice. Elle travaille à la librairie Drawn & Quarterly dans le Mile End, à Montréal.

Richard King travaille dans le milieu du livre depuis plus de trente ans. Libraire, écrivain et animateur à CBC Radio-Canada, il a fait paraître quatre romans et deux biographies.

Se surprendre dans l'œil de l'autre

Yvon Paré

Longtemps, j'ai lu en gardant les yeux sur la France, la Russie, la Suède ou la Norvège, jusqu'à ce que je tourne la tête pour voir et entendre des voix familières.

J'ai rêvé le continent dans mon enfance à l'école de rang. Les coureurs des bois buvaient dans toutes les rivières de l'Amérique et il y avait ces expéditions punitives des Canadiens (les premiers migrants venus de France s'installer en terre du Canada) contre les Anglais avec l'aide des Indiens, des alliés indéfectibles. De quoi secouer le jeune garçon qui se prenait pour un guerrier quand il enfonçait une plume de dindon dans ses cheveux et qu'il partait pour des heures dans une forêt de trèfle.

Après la Conquête de 1760, l'aventure s'est recroquevillée dans les Pays d'en haut, au nord de Montréal, pour patauger dans un village semblable à celui où je suis né. Séraphin et Donalda n'avaient rien d'exotique. Alexis Labranche parlait parfois du Colorado, Bill Wabo nous rappelait les Autochtones, mais c'était tellement flou. Et qui racontait ces francophones exilés aux États-Unis pour le travail, ces fous toujours en mouvement que l'indomptable Serge Bouchard nous a fait connaître dans la plus belle des fiertés ? Depuis, je suis un admirateur d'Émilie Fortin et de Nolasque Tremblay, ces découvreurs qui n'avaient peur de rien, des chercheurs d'or.

J'étais en huitième année et lisais tout ce que je pouvais trouver. C'est comme ça que j'ai eu entre les mains *Les engagés du Grand-Portage* de Léo-Paul Desrosiers. Ce roman a secoué des frontières et m'a ouvert un horizon auquel je ne pensais plus. Un beau livre de la collection « Nénuphar » de Fides, l'édition de 1958.

Toutes les aventures devenaient possibles au-delà du grand lac Supérieur, dans les plaines sans fin ni commencement de la Saskatchewan et du Manitoba. Une lutte féroce s'y déroulait pour le monopole de la traite des fourrures. Les Pieds noirs, les Sioux, les Gros ventres m'emportaient dans les plus folles expéditions. Nicolas Montour, le personnage principal de monsieur Desrosiers, était une charogne prête à vendre sa mère pour réussir, un homme sans foi ni loi qui prenait tous les moyens pour faire fortune.

Je me souviens surtout des descriptions des rapides, des lacs sauvages, des plaines immenses et des rencontres avec des peuples inconnus. Ce livre m'a fait rêver pendant des mois et j'ai tenté d'écrire des histoires similaires, mais mes héros trébuchaient sur les premiers bouillons de la rivière Ashuapmushuan. Cinq pages et j'étais là, muet, sans mots, le crayon paralysé. J'ai longtemps eu la certitude que rien ne pouvait arriver entre les maisons de mon coin de pays et les forêts qui étouffaient un peu la paroisse.

Madame Gabrielle

J'ai lu Gabrielle Roy peu après mon arrivée à Montréal. *La petite poule d'eau* et plus tard *Les enfants de ma vie*. *Bonheur d'occasion* aussi, bien sûr. J'ai l'édition publiée chez Beauchemin en 1966. Ce fut une révélation. Je savais bien qu'il y avait de grands espaces là-bas, par delà les montagnes de l'Abitibi. Des familles, des voisins, des cousins

étaient partis pour y fonder un pays. Ils revenaient parfois pour des vacances, un mot que mon père ne connaissait pas, et ils nous impressionnaient avec leurs trois expressions anglaises.

Ce fut Roch Carrier, avec *La guerre, yes sir!* en 1968, qui m'a fait me souvenir de la présence des Canadiens anglais. La figure de l'anglophone surgissait dans *Kamouraska* d'Anne Hébert et même chez Philippe Aubert de Gaspé que j'avais lu alors, mais j'avais tendance à l'oublier. Je pouvais croiser des juifs hassidiques dans ma rue d'Outremont et me demander d'où ils venaient, mais c'est une autre histoire.

Un personnage fantomatique se faufilait dans mes livres sans vraiment prendre pied et restait insaisissable. Il était là, dans *Menaud, maître-draveur*, ce rôdeur qui hante les forêts et les montagnes qui ont happé Joson. Quand ai-je lu Félix-Antoine Savard pour la première fois ? Je ne m'en souviens plus.

Autre Canada

Un jour, je ne sais pourquoi, j'ai voulu lire les écrivains de l'autre Canada. Ma fascination pour tout ce qui est imprimé sans doute. J'avais voyagé aux États-Unis avec Faulkner, Caldwell, Steinbeck et Kerouac, mais j'avais ignoré l'Ouest canadien, le Nord. Il était temps d'explorer le pays de Louis Riel et de Gabriel Dumont.

Celle qui titilla ma curiosité fut Margaret Atwood avec ses souvenirs d'enfance, ses étés en Abitibi. C'était mon monde. Elle utilisait les mêmes mots pour raconter ses découvertes. Ce fut alors le début d'une course folle. Je suis devenu un lecteur fidèle de madame Atwood.

Et aussi Robertson Davies, puis Timothy Findley et Bill Gaston, ce prosateur formidable. Je vous conseille son roman *Sointula*, cette tentative de changer la collectivité pour vivre autrement au Canada. Une commune où tout est à tous. Ça m'a fait penser à l'installation des premiers défricheurs du Lac-Saint-Jean, à Hébertville. Tout y était communautaire avec le curé Nicolas Tolentin Hébert qui dirigeait tout. On ne parlait pas de socialisme près du lac Kénogami, c'était un mot interdit.

Après Gaston, ce fut une nécessité de rendre visite à ces collègues inconnus. Lawrence Hill, Liza Moore, Margaret Laurence et combien d'autres. J'aime leur liberté, leur souffle et ils me donnent toujours l'impression d'être chez moi avec eux. Que dire des essais percutants de Thomas King ? *L'Indien malcommode* est à lire absolument. Plusieurs ouvrages de John Saul aussi, dont l'œuvre incontournable, *Les bâtards de Voltaire*.

J'ai de la tendresse pour le roman de Richard Wagamese. *Cheval indien* nous plonge dans la vie d'un jeune Obijwé qui fait son chemin difficilement dans la société des Blancs en étant joueur de hockey. Il se démarque par ses habiletés, mais a du mal à se défendre contre le racisme et l'exploitation sous toutes ses formes. J'ai n'ai pu que penser à Arthur Ququochi, un Innu de Mashteuatsh qui excellait dans tous les sports. Lui non plus n'a pu faire sa place dans ce

monde particulièrement dur. Je l'ai affronté comme gardien de but et son lancer me faisait trembler sur mes patins.

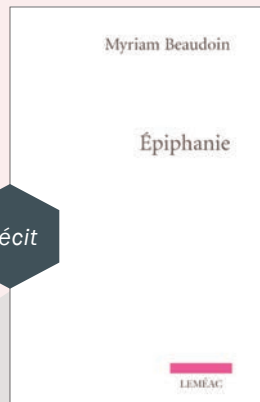
Regard

Somme toute, mes excursions du côté des écrivains de l'autre langue du Canada ont toujours été intéressantes. J'y ai appris beaucoup de choses, notamment avec ces prosatrices formidables que sont Alice Munro et Kathleen Winter, qui m'ont emporté dans une magie de bord de mer et le rêve du Grand Nord.

Je viens de succomber aux *Chants du large* d'Emma Hooper. Une histoire de dépossession et de pertes, d'exploitations aveugles, l'entêtement d'un jeune garçon qui tente de réparer des siècles de négligence.

Je ne sais comment sont perçus les auteurs du Québec et de la francophonie d'Amérique quand leurs ouvrages sont traduits dans l'autre langue. Cela ne m'est jamais arrivé. Il me semble que ça reste discret, et que les tirages sont fort modestes. Certains deviennent de véritables succès pourtant. *Aminata* de Lawrence Hill a fait ouvrir bien des yeux.

Il y a toujours un mur entre les écrivains des deux solitudes du Canada et il n'est guère facile de parvenir à se lire avec toute l'attention nécessaire et la générosité que cela demande. Je m'y exerce souvent et le mieux possible. Que je le veuille ou non, c'est un reflet de moi que je trouve dans ces ouvrages. Ma prochaine visite va vers Heather O'Neill dont on dit tellement de bien. Oui, son roman *Hôtel Lonely Hearts*. Et j'avoue boudier Mordecai Richler pour toutes les mauvaises raisons du monde, mais c'est comme ça... ♦



Récit

MYRIAM BEAUDOIN

Épiphanie

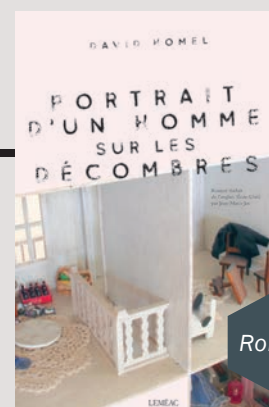
Le récit d'une mère-née dont les bras et le ventre, sans raison, demeurent cruellement vides ; la confession d'une femme qui est prête à croire tout et n'importe qui, tant que son espoir fou d'avoir un enfant est ravivé.

DAVID HOMEL

Portrait d'un homme sur les décombres

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Marie Jot

Dans ce huitième roman audacieux et maîtrisé, la plume incisive et délicate de David Homel fait preuve d'une honnêteté parfois brutale sur certains aspects d'une société qui échappe à ses propres repères.



Roman



Recueil de nouvelles

DANIELLE FOURNIER

Celle qui marchait sur la pointe des pieds

Comment définir l'identité? Comment devenir la mère de sa mère tout en restant sa fille? Danielle Fournier propose trois nouvelles autour de ces thèmes avec, en toile de fond, un véritable hymne à la nature : le fleuve, les éléments, le paysage, déclinés poétiquement au gré des saisons.

Vers Saint-Gérorix
RENAUD CORBEIL
ROMAN

Le syndrome de takotsubo
MIREILLE GAGNÉ
NOUVELLES

LES ÉDITIONS
Sémaphore
www.editionssemaphore.qc.ca



Canada Council
for the Arts

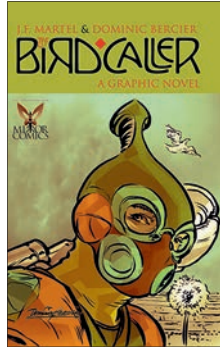
Conseil des arts
du Canada

LEMÉAC

Les suggestions BD du FBDM

Virginie Mont-Reynaud et Martin Morin

Auteur, artiste, illustrateur, designer, musicien, fondateur de Mirror Comics Studios, Dominic Bercier, installé à Ottawa, a plus d'une corde à son arc, et plus d'une plume sur sa table de travail. Ses publications brochées – *Birdcaller*, *Mission Arizona*, *Like Never Before & Like Never Again*, *Threadmill* et le magnifique *Ghost King* – se déclinent dans un style graphique que l'on rencontre peu en bande dessinée. Faisant parfois fi des conventions, l'artiste accompli sait comment raconter une histoire.



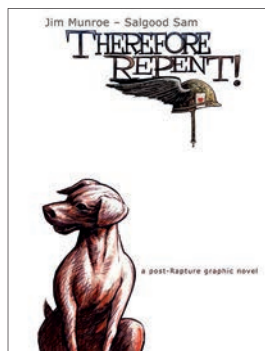
Dominic Bercier et J. F. Martel
The Bird Caller
Mirror Comics Studios

Le Montréal post-apocalyptique est source d'inspiration. Vous aimez la série *Hiver nucléaire* de Cab? En voici une autre version, toute en zombies! Comment affronter la nouvelle réalité, lui survivre et tenter de recréer, entre deux moments d'angoisse, un îlot de société relativement fonctionnelle? Les auteurs Isabelle Duguay et Lateef Martin (ce dernier est également aux dessins) y vont de leur version d'une fin du monde toute montréalaise. Des courts-métrages, un jeu vidéo et des pièces musicales font partie de l'univers de la série.



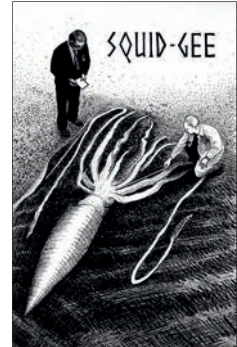
Isabelle Duguay et Lateef Martin
Z'Isle
Miscellaneous Studios

Écrit par Jim Munroe et élégamment illustré par le bédéiste, illustrateur et enseignant Salgood Sam, *Therefore Repent* nous transporte dans un Chicago post-*Rapture*, c'est-à-dire après la soudaine et très inattendue montée au paradis – littéralement – de plus de 144 000 croyants chrétiens. Pourquoi eux et pas les autres? Dans ce récit où amour, spiritualité, incompréhension et pouvoirs magiques s'entrechoquent, une question se pose: et si Dieu n'avait rien à voir dans tout ça? En bonus, un chien parle, et il n'est pas le plus bête de nous tous...



Jim Munroe et Salgood Sam
Therefore Repent!
No Media Kings

Pas moins de huit titres constituent la série des courtes «aventures» de Squid-Gee, un calmar qui, comme son nom l'indique, fait du squeegee... quelque part dans une ville sous-marine aux allures préhistoriques. L'auteur Keenan Poloncsak, inspiré par le fait que Montréal était autrefois submergée par la mer de Champlain, propose l'ensemble de ses strips noirs et blancs, humoristiques et pour le moins originaux, dans un album rétrospectif de presque 300 pages.



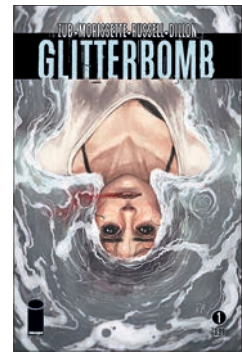
Keenan Poloncsak
The Complete Squid-Gee Octology
autopublication

Deuxième album de la talentueuse bédéiste Meags Fitzgerald, *Long Red Hair* nous invite de nouveau dans son univers intimiste, où le récit nous entraîne vers une réflexion sur la quête de soi, le rôle de l'éducation et celui de notre entourage. Les questions d'identité y sont posées avec sensibilité et délicatesse. Originaire de Nouvelle-Écosse, Meags est Montréalaise depuis quelques années et nous avons hâte de découvrir son prochain projet. Ce livre est aussi disponible en français chez PowPow.



Meags Fitzgerald
Long Red Hair
Conundrum Press

Qu'arrive-t-il aux célébrités qui ne sont plus à la mode? C'est ce que *Glitterbomb* explore avec l'histoire de Farrah Durante, une actrice «d'un certain âge» qui tente tant bien que mal de trouver son prochain rôle. Du drame, de l'horreur et un soupçon de fantastique, c'est le mélange explosif de la série de Jim Zub et Djibril Morissette-Phan qui en est maintenant à son deuxième volume. Les dessins de Djibril servent bien le récit sombre qui perce le voile brillant, souvent trompeur, d'Hollywood. Vous pouvez aussi retrouver une histoire originale de Djibril dans le projet *Les rues de Montréal*.



Jim Zub et Djibril Morissette-Phan
Glitterbomb, 2 volumes parus
Image Comics

Depuis maintenant plus de dix ans, Boum partage avec nous les anecdotes les plus drôles et bizarres de sa vie. Elle met en vedette ses deux adorables filles, son mari et elle-même dans des situations qui ont parfois



l'air d'être de la pure fiction. Comme quoi être maman et bédéiste n'est pas une simple affaire au quotidien! Vous pouvez suivre ses aventures en ligne sur son blogue ou dans ses recueils publiés chaque année. Mais faites attention au rêve de toilettes...

Boum

Boumerie, 8 volumes parus

autopublication

Ce n'est pas parce qu'on est un yéti que la vie est simple, surtout lorsqu'on s'appelle Charles Christopher. Oui, vous avez bien lu, Charles Christopher, le yéti qui ne sait pas vraiment qui il est, où il s'en va et ce qu'il fait. Heureusement, la forêt est



remplie d'animaux qui vont l'aider... ou pas. Avec les aventures de son yéti attachant, le Montréalais d'adoption Karl Kerschl nous plonge dans un drôle de récit rempli d'humanité. Commencé comme un *webcomic*, *The Abominable Charles Christopher* est maintenant disponible en livres pour ce qu'on espère n'être que le début! ♦

Karl Kerschl

The Abominable Charles Christopher, 2 volumes parus

Abominable Books

Le Festival BD de Montréal (FBDM) dresse depuis sept ans ses chapiteaux au cœur du parc La Fontaine, la dernière fin de semaine de mai, afin de faire découvrir aux jeunes et moins jeunes la qualité de la bande dessinée d'ici et d'ailleurs. Séances de dédicaces, activités participatives, conférences, expositions et tutti quanti sont au rendez-vous année après année. Plus de renseignements sur le site internet du festival : www.fbdm-montreal.ca

la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom _____

Adresse _____

Ville, Province _____

Code postal _____

Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____